ESSAI SUR L'ŒUVRE
D'ALEXANDRE PETŐFI

Poète et Patriote hongrois

(1823-1849)

THÈSE

présentée pour le Doctorat d'Université à la Faculté
des Lettres de Besançon

PAR

Mme Yolande GERHARDT DE ZIGÁNY

Ancienne Directrice et Professeur
à l'Ecole supérieure de Commerce de jeunes filles
Budapest (2e arrondissement)

BESANÇON
IMPRIMERIE JACQUES ET DEMONTROND
29, rue Claude Pouillet, 29
—
1927

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41546501_0056

ESSAI SUR L'ŒUVRE

D'ALEXANDRE PETŐFI

Poète et Patriote hongrois

(1823-1849)

THÈSE

présentée pour le Doctorat d'Université à la Faculté
des Lettres de Besançon

PAR

Mme Yolande GERHARDT DE ZIGÁNY

Ancienne Directrice et Professeur
à l'Ecole supérieure de Commerce de jeunes filles
Budapest (2e arrondissement)

BESANÇON
IMPRIMERIE JACQUES ET DEMONTROND
29, rue Claude Pouillet, 29

1927

La typographie française ne comportant pas certains signes accentués particuliers aux langues hongroises et finno-ougriennes, l'auteur s'excuse de n'avoir pu donner pour toutes les transcriptions l'équivalent phonétique exact.

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

BIBLIOGRAPHIE

I

Les Œuvres de Petœfi

A. *Les premières poésies de Petöfi ont paru dans les* Revues *suivantes :*

Athenaeum (1842) 3 pièces : « Auberge » fut son premier poème imprimé, d'où il date lui-même le point de départ de sa carrière littéraire.
— (1843) ..... 17 pièces
Eletképek (Images de vie (1843)..... 1 pièce
— — (1844)..... 5 pièces
Regélo (Conteur) (1843)..... 2 pièces
— (1844)..... 1 pièce
Honderü (Patrie sereine) (1844) ..... 1 piéce
Pesti Divatlap (Journal de modes de Pest) (1844)..... 2 pièces

B. *Éditions en volumes*

Poèmes, I (1842-1844).
Poèmes, II (1844-1845).
Janos Vitès (Jean le Héros) (1845).
Cziprus lombock (Feuilles de cyprès) (1845).
Uti jegyzetek (Notes de voyage) (1845).
Tundéralom (Rêve de fée) (1846).
Szaralem gyongyai (Perles d'amour) (1846).
Hoher Kotele (Corde de Bourreau((1846).
Salgo (1846).
Uti levelek (Lettres de voyage) (1847).
Tigris ès hiéna (Tigre et hyène) (1847).

Parmi les éditions modernes, la meilleure et la plus complète est celle dite du Centenaire : *Petöfi. Költeményei a Költö születese szazadik évfordulojanak emlékése Kiadja Budapest székes fövaros Kozoaséje* (Budapest, 1923, 626 p.), qui comprend 861 poésies.

C. *Traductions*

Nous ne pouvons songer à relever toutes les traductions de pièces isolées qui ont été faites depuis la première mention du nom de Petöfi dans la *Hongrie ancienne et moderne* de Jean Boldényi en 1851. On les retrouvera d'ailleurs dans notre chapitre V. Signalons seulement que les premières traductions ont paru dans la *Revue des Deux Mondes* (1), où Saint-René Taillandier inaugura, avec Thalès Bernard, le culte de Petöfi dans la *Revue de Paris* (J. Daesberg), dans la *Revue contemporaine* (H. Desbordes et Ujfaly). Puis ce furent les travaux de Ch.-L. Chassin, Richard Jacques, Auguste Dozon, les traductions d'Amiel, celles de François Coppée, Melchior de Polignac, F.-E. Gauthier (2).

A l'occasion du Centenaire, Jean de Bonnefon et P. Régnier ont publié un recueil de *Poèmes choisis de Petöfi Sandor, traduits en français* (édition du Centenaire, 1823-1923, Paris et Nice, in-16, 126 p.) (3).

II

Les Études sur Petœfi

A. *Études générales*

FERENC TOLDI : *Histoire de la Littérature hongroise* (A magyar nemzeti irodalom torténete) Pest, 1851.

CH.-L. CHASSIN : *La Hongrie, son génie et sa mission*, Paris, 1855.

CH.-L. CHASSIN : *Histoire politique de la Révolution de Hongrie*, Paris, 1847-49, 1852-60.

L. ARANY : *La poésie politique hongroise* (A magyar politikai koltészetrôl, Budapesti Szemle) 1874.

SZOLT BEOTHY : *Histoire de la Littérature hongroise* (A magyar nemzeti irodalom tôrténeti ismartetése). Budapest, 1877.

ARPAD KERÉKGGARTO : *Le développement de la civilisation en Hongrie* (A miveetzeg fejlôdése Magyarorszagban), 1880.

FERENC SZINNYEI : *Histoire de la Littérature* (Irodalom tôrténet), 1828.

I. KONT : *Étude sur l'influence de la Littérature française en Hongrie.* Paris, 1902.

(1) *Dalaim* (*Mes rêves*) fut la première poésie de Petöfi traduite en français.

(2) Quinze traductions de ces trois derniers auteurs ont été recueillies dans le choix de *Poésies hongroises* (Petöfi, Arany, Vörösmarty, etc.), édité par le Dr Kalman Miksa (Budapest, in-16, 112 p.).

(3) Cf. Henri Tronchon, dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1er juillet 1923, p. 254-256.

B. *Monographies de Petöfi*

CH.-L. CHASSIN : *Le poète de la Révolution hongroise.* Bruxelles-Paris, 1860.

FRIGYES RIED : *Petöfi Sandor*, Budapest, 1893.

ZOLTAN FERENCZI : *La biographie de Petöfi* (Petöfi eletrajza), Budapest, 1896.

KONT : *Petöfi en France* (Revue de Hongrie, 15 mai 1909, p. 582-604).

IVAN SZIGETVARI : *Le centenaire de Petöfi* (A szazéves Petöfi), Budapest, 1922.

C. *La commémoration du Centenaire*

Le centenaire du poète hongrois, célébré dans le Grand Amphithéâtre de la Sorbonne, le 26 janvier 1923, a donné naissance à un grand nombre d'articles de journaux et de revues (1) que nous avons cru intéressant de grouper ensemble par ordre alphabétique et qui se réfèrent tous à l'année 1923 (2).

BONNEFON (Jean de) : *La Hongrie et son poète national.* Conférence faite le 17 mars 1923 au Cercle militaire de Nice. *L'Écho du Danube* (Budapest), 23 mars (3).

COUDEKERQUE-LAMBRECHT (André de) : L'œuvre de Petöfi Sandor. *La Croix*, 21-22 janvier.

DELARUE-MARDRUS (Mme Lucie) : A Petöfi Sandor. Poème inédit. *L'Écho du Danube*, 29 mars.

DONTCHEFF : Le centenaire de Sandor Petöfi. *Écho de Bulgarie* (Sofia), 26-29 mai.

DONTCHEFF : Le recueil littéraire en l'honneur de Petofi. *Écho de Bulgarie*, 12-13 juin.

ESPIAU (Marcel) : Le poète Petöfi. *L'Éclair*, 27 janvier.

FOTI (Louis-Joseph) : Petoefi Sandor. Le poète national magyar. Un héros de légende. *Le Figaro*, Supplément littéraire du 28 janvier.

Adapté par Georges Delaquis. Avec la traduction de trois poésies : *Une pensée me tourmente...; Comment faut-il ? Automnale*, par les mêmes.

GESZTESI (Jules) : Alexandre Petöfi, poète de l'amour et de la liberté. *Magasin pittoresque*, 1er février.

KASTNER (Jéno) : Petöfi (1828-1839), *Revue des Études hongroises et finno-ougriennes*, janv.-juin (p. 27-35).

KOVATS (Albert) : Petöfi et la France. *Idées françaises*, juin,

(1) Cf. dans la *Revue des études hongroises et finno-ougriennes* de 1925, la *Bibliographie française de la Hongrie*, p. 117-120.

(2) Signalons dans le *Journal de Genève* du 4 septembre 1922, un article préparatoire sur le *Centenaire de Petöfi*, signé Z. O. L. (Zoltan Baranyai.

(3) Cf. deux discours du même J. de Bonnefon dans la *Liberté* du 28 janvier et le *Petit Niçois* du 11 février.

MASSON (G.-A.). : Le centenaire de Petöfi. *L'Horizon*, 13 janvier.

MASSON (G.-A.) : Le centenaire d'Alexandre Petöfi. *Floréal* (revue littéraire). Reproduit par l'*Écho du Danube*, 3 mars.

MONTMARSON (Raoul) : Petöfi Sandor ou la Jeunesse magnifique. *L'Est Républicain* (Nancy, 7 février) reproduit dans *l'Écho du Danube*, 3 mars.

MORAND (Hubert) : Au jour le jour, *Alexandre Petoefi* (Souvenirs de l'inauguration de la Maison de Petoefi à Budapest en 1909 et quelques mots sur le sujet français de l'épopée fantastique *Jean le Héros*, à propos de la fête littéraire du centenaire de Petoefi. *Journal des Débats*, 26 janvier.

NYS (Robert de). — Étude sur Petöfi. *Les Nouvelles littéraires* (reproduite par *l'Écho du Danube*, 4 janvier).

PEKAR (Gyula de) : Discours prononcé à la Sorbonne le 26 janvier 1923. L'*Écho du Danube*, 30 janvier ; — *Revue des Cours et Conférences*, 1922-1923, p. 474-480.

POHER-BEXHEFT (Mme) : Le centenaire de Petöfi Sandor, *La Renaissance*, 26 janvier.

RÉGNIER (P.-E.-G.) : Alexandre Petoefi, *La Vie des Peuples*, 10 janvier (n° 83), pp. 165-182.

RÉGNIER (Paul) : Le centenaire de Petöfi. *L'Écho de Paris*, 25 janvier.

RÉGNIER (Paul) : Le centenaire de Petöfi Sandor, *Le Petit Journal*, 26 janvier.

RÉGNIER (P. E. G.) : Un centenaire : Alexandre Petoefi, *Revue Bleue*, 17 février, pp. 114-115 ; *Le Figaro*, 26 janvier, avec portrait.

SAINT-RÉAL : Le centenaire de Petöfi. *Le Gaulois*, 27 janvier.

TÉGLAS (Dr BÉLA de) : A l'occasion du centenaire de Petöfi (*Revue de Hongrie*, 15 janvier, p. 41-43).

VIKAR (B.) : Hommage à Petöfi. Thalès Bernard, François Coppée, Sir John Browning, Aleardo Aleardi, Pier Emilio Bossi, Udo Brachvogel, Hermann Rollet, Günther Walling, Dr. J. Goldschmidt poètes, Vikar Béla, Abranyi Emil, Rado Antal, Jokai Mor., Lampérth Géza traducteurs. *Société La Fontaine*. Budapest, in-12, 39 p.

WAGNER (Grete) : Un grand poète révolutionnaire hongrois, Sandor Petoefi. Accompagné de la traduction de *Pendez les Rois* ! *L'Humanité*, 28 janvier.

L'auteur, qui dit avoir traduit cette poésie du hongrois, semble ignorer cette langue.

ZBOROWSKY (François) : Le poète Alexandre Petöfi (1823-1849) à propos du centenaire de sa naissance. *Études* (Revue catholique d'intérêt général), 5 novembre (t. 177, n° 21), pp. 344-352.

ESSAI SUR L'ŒUVRE

d'ALEXANDRE PETŐFI

Poète et Patriote hongrois

INTRODUCTION

Un jeune conscrit de seize ans, malade et déshérité, après avoir travaillé durement à la caserne et s'être livré aux travaux les plus vulgaires, lit en secret les grands poètes afin de pouvoir s'élever depuis cet « enfer » de la servitude militaire, à quoi il a été réduit par la misère, jusqu'au plus haut degré de la gloire. Pauvre acteur ambulant, évadé du collège, ayant faim et soif, torturé par la fièvre, il se traîne sur la grande route avec sa petite besace... Jeune époux, hôte du château de Koltó, où des pics neigeux font au jardin des fleurs la plus imposante couronne, il écrit les hymnes « de l'amour conjugal ». Hardi agitateur, il émeut ses compatriotes en leur récitant un de ses poèmes et dresse dans une ferveur unanime une capitale hésitante. Dans une attaque ardente, il conquiert en faveur de la nation hongroise la liberté la plus essentielle : celle de la presse !...

Mais un jour il est cerné à Segesvár avec sa petite troupe de 26.000 Hongrois ; 250.000 Cosaques russes, qui chevauchent sur leurs coursiers à la longue crinière flottante, se livrent à un sauvage et furieux massacre. Quelques-uns

seulement échappent, mais le jeune « hovéd », le poète-soldat de la guerre de l'indépendance n'était point parmi eux.

Tels sont, dans leur développement rapide et comme précipité, les principaux épisodes de la vie de Petöfi. C'est à peine si le destin lui accorda six années pour écrire ses œuvres. Mais ce temps suffit pour donner à la poésie hongroise son orientation décisive. Comme un nouveau Christophe Colomb, il équipe ses vaisseaux, part pour un grand voyage et, luttant non seulement contre la mer orageuse mais contre ses compatriotes révoltés, il découvre un nouveau monde de l'esprit et de l'art...

Ce monde, qui toujours enchantera l'âme hongroise, ne peut manquer d'éblouir tous ceux à qui il sera une fois révélé, surtout en France, chez ce noble peuple qui fut toujours si près de notre pensée et si pitoyable à nos souffrances. Quelle nation pourrait mieux apprécier Petöfi, symbole pur entre tous de cette résistance âpre, acharnée, de cette lutte de tous les instants, où le droit opprimé s'oppose à la force brutale, si ce n'est la Grande Nation de la Liberté ? N'est-ce pas la France démocratique qui comprendra le mieux le caractère impeccable et inflexible de ce poète hautain qui n'aima ni Horace, ni Gœthe, parce qu'ils ont adressé des vers à Mécène et aux princes ? N'est-ce pas le pays de l'éloquence qui admirera les élans de fierté patriotique qui débordent des articles et discours politiques de notre poète, tel Coriolan exigeant les votes au forum ? N'est-ce pas la France, berceau de l'art, de la lucidité et de l'imagination poétique, modèle de patriotisme, qui goûtera dans Petöfi l'incomparable magicien convertissant tout ce qu'il voit, tout ce qu'il touche, en art et en poésie. Car il a renouvelé l'imagination hongroise comme fit Chateaubriand en France. Il a su trouver les sources de la poésie tendre, noble et élevée, comme un nouveau Lamartine. Dans son exaltation de patriotisme il a su risquer et sacrifier ses plus chers intérêts : femmes, enfant, parents, voire même sa jeune vie de vingt-six ans !

Certes Petöfi, dont l'œuvre n'a pas été traduite en moins

de 32 langues (1), a reçu depuis quatre-vingts ans l'hommage d'une admiration universelle et, si nous avions voulu en recueillir les témoignages (2), il nous aurait fallu allonger notre travail outre mesure. En France même, les œuvres de Petöfi ont été traduites à plusieurs reprises, mais toujours par fragments. D'autre part des études critiques ont paru, dont on trouvera plus loin la liste et dont nous avons signalé la valeur et souvent la pénétrante originalité.

Pourtant il nous a paru que tout n'était pas dit, que bien des erreurs subsistaient et qu'une étude d'ensemble sur le plus grand poète de la Hongrie pourrait intéresser un public français et, formant le sujet d'une thèse de doctorat, mériter les honneurs d'une soutenance devant un jury universitaire.

Si nous n'avions eu, pour réaliser ce dessein que notre admiration — notre amour même — pour Petöfi et notre bonne volonté, nous n'aurions sans doute pu aller jusqu'au bout de

(1) Cf. Nicolas Kallay, *Petœfi in foreign languages*, dans *The Hungarian Nation* (revue de Budapest), janv.-mars 1923, p. 16-22 ; — Dr Béla de Téglas, *A l'occasion du centenaire de Petœfi* (*Revue de Hongrie*, 15 janv. 1923, p. 41, note, et 15 mars 1923, p. 140).

(2) Bornons-nous à quelques appréciations, choisies au hasard parmi les plus caractéristiques :

Bodenstedt : « Petöfi est dans la littérature un poète unique qui est à comparer avec les plus grands poètes lyriques de son époque et du monde entier. Très peu peuvent l'atteindre ; personne ne le surpasse. »

Cassone (poète italien) : « Poète génial, l'une des plus grandes figures de la littérature mondiale. »

Freiligrath : « Je connais peu de poètes dans le monde qui se tienne si haut ! »

Freytag : « Les traductions ne donnent pas un miroir fidèle de la force d'expression particulière et du ton populaire de ce grand génie. »

Heine : « Petöfi est un si grand poète que Béranger et Burns seuls peuvent lui être comparés. »

Heyse : « Hélas ! je ne puis me rendre compte de la valeur et de la signification de ce poète admirable qu'avec les traductions. »

A. de Humboldt : « J'ai parcouru le monde entier sans avoir trouvé un semblable trésor. »

Uhland : « Petöfi est une si belle nature poétique qu'il vaudrait la peine — même dans l'âge avancé où je me trouve — d'apprendre sa langue uniquement pour comprendre la valeur de ses ouvrages. »

notre tâche. Car il est délicat d'exprimer dans une langue étrangère les idées, ardentes ou subtiles, familières à l'incomparable poète. Mais nous avons rencontré à la Faculté des Lettres de Besançon les plus précieux encouragements.

Qu'il nous soit permis de remercier ici M. le professeur Louis Villat dont l'activité sans égale rayonne sur tout son enseignement. Nous avons eu le bonheur d'être son étudiante, d'apprécier la rare distinction de son esprit et de son cœur, de mettre à contribution sa science et son érudition par d'incessantes questions de littérature et d'histoire qui jamais ne l'ont rebuté. Attaché à ne rien ignorer des raisons profondes qui ont développé à travers les siècles l'amitié franco-hongroise, il est un de ceux que les malheurs de notre patrie mutilée ont le plus vivement et le plus délicatement émus (1). La Hongrie est fière de pouvoir compter sur sa sympathie efficace et vivante, et si cette thèse n'est pas tout à fait indigne du grand poète auquel elle est consacrée, c'est à cette collaboration constante qu'elle le doit.

(1) Signalons seulement sa brillante et décisive étude — *Pro Hungaria !* — qui parut dans l'*Illustré de France* de juillet 1927 et qui eut dans toute la Hongrie un si légitime retentissement. Cf. Dr François de Olay, *A magyar Kultúra válságos évei*, 1918-1927 (*Les années critiques de la civilisation hongroise*, Budapest, 1927, in-8 de 338 pages, p. 11).

CHAPITRE PREMIER

Les sources de l'inspiration de Petöfi : enthousiasme national, esprit démocratique. — La transformation de la Hongrie féodale en un État moderne et national. — Petöfi, apôtre de la liberté mondiale.

Petöfi est peut-être le phénomène le plus surprenant de la littérature mondiale. A l'âge où les autres poètes commencent leurs essais, il meurt dans sa vingt-sixième année, après avoir donné à la littérature hongroise une nouvelle direction, qui l'élève à l'apogée de la poésie. Mais les productions littéraires ont leurs causes exactement déterminées ; comme les phénomènes physiques dépendent des forces naturelles, ainsi l'évolution de la littérature dépend de forces idéales, dont il nous appartient de rechercher l'influence et la valeur.

Deux grands mouvements d'idées et de faits, qui bouleversèrent la nation hongroise, sont à l'origine de l'inspiration de Petöfi. C'est d'abord l'enthousiasme national de l'année 1840 qui, plus tard, pendant la Révolution, s'accrut jusqu'à l'exaltation. C'est ensuite l'esprit démocratique qui, se fortifiant de jour en jour, emporte les poètes de l'Europe entière.

La transformation de la Hongrie féodale en un État moderne national est peut-être le changement le plus important de l'histoire hongroise depuis le désastre de Mohács (1526). Dans le second quart du XIX^e^ siècle, de grandes réformes politiques et sociales furent préparées et successivement exécutées par une série d'hommes d'État éminents qu'entoure et acclame toute une pléiade de prosateurs et de poètes de premier ordre. Car il se trouve que la grandeur de l'époque est encore augmentée par le nombre des hommes de génie, comme si la nature avait concentré toutes ses forces pour les multiplier.

Si, vers 1846, on avait pu réunir, dans un salon célèbre, comme par exemple à Paris, les plus grands esprits de la Hongrie d'alors, on aurait pu admirer ensemble : François Liszt, le grand pianiste qui enthousiasma toute l'Europe (1) ; des poètes : Michel Vörösmarty, Jean Arany, Alexandre Petöfi ; des romanciers : baron Joseph Eötvös, baron Sigismond Kemény et Maurice Jókai, ainsi qu'Emeric Madách, l'auteur de la fameuse *Tragédie de l'homme;* Semmelweiss, illustre médecin, un des bienfaiteurs de l'humanité. Parmi les hommes d'État : Louis Kossuth, le chef de la révolution hongroise de 1848 ; François Deák, le philosophe de la patrie, celui qui réconcilia la dynastie et le peuple ; le comte Étienne Széchényi et un des plus grands diplomates de tous les temps : le comte Jules Andràssy.

Un poète, surtout un poète sensible comme Petöfi, recevait de tous côtés, dans cette époque surexcitée, les secousses électriques de l'atmosphère hongroise. Ce n'est pas la grande Révolution française de 1789 qui fut pour nous la plus importante ; le réveil des idées nouvelles eut pour origine la Révolution parisienne de juillet 1830.

Avant celle-ci, la noblesse hongroise croyait toujours que l'ordre social d'alors, le servage, l'état de caste, se maintiendraient et que le latin continuerait d'être la langue officielle. Mais après la révolution de juillet, l'opinion publique s'organise ; la presse devient de jour en jour plus importante, les grands sentiments nationaux sont universels. Dans un merveilleux élan, on s'occupe de la question « des douanes », avec la pensée de faire la Hongrie indépendante de l'Autriche, c'est-à-dire indépendante matériellement. Une autre source de l'excitation est la lutte contre les administrateurs départementaux qui sont envoyés par le gouvernement réaction-

(1) Cf. Akos Pauler, *Liszt Ferenc gondolatvilága* (La pensée de Fr. Liszt), Budapest, 1922, in-8 de 60 pages. Un extrait en a paru dans la *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, juillet-décembre 1923, p. 117-124 *(Liszt et la Hongrie)*.

naire pour opprimer les départements libéraux. Mais l'ennemi le plus dangereux qu'il fallut vaincre à cette époque fut l'absolutisme sournois de Metternich ainsi que la censure qui paralysait les écrivains contemporains.

C'est contre tout cela que Petöfi exprime son indignation et sa colère. Un autre poète hongrois, Lenau (Bucsú) traduit aussi des idées analogues, quand il est exilé en Amérique, dans un beau poème écrit en allemand, *Adieu*. Or, à cette époque d'antagonisme et d'opposition, le pittoresque costume hongrois revient à la mode ; les hommes portent des épées dans la rue ; l'irritation générale emporte les femmes (1) qui prononcent des discours politiques. L'exaltation de ce temps inspire aussi Petöfi. La tension soutenue des esprits n'existait pas seulement en Hongrie mais dans l'Europe entière. Vers la fin de cette période et même plus tôt, la révolution éclate à Paris, à Vienne, à Berlin et à Milan. La littérature a signalé d'avance, comme fait un sismographe, le tremblement de terre encore lointain.

Nous trouvons des traits analogues, correspondant à l'humeur révolutionnaire, dans la poésie de tous les peuples. C'est l'époque par excellence de la poésie politique et patriotique. Partout, en Europe, domine la poésie lyrique dans laquelle Petöfi a écrit ses chefs-d'œuvre. On ne peut le comprendre et l'apprécier qu'en le classant dans le courant général qui dominait l'époque.

Les poètes des autres nations, à l'exemple de la Hongrie, appellent de leurs vœux la liberté politique. Byron, mort en Grèce pendant la Révolution grecque, et Shelley ont mis à la mode la poésie politique.

Les chansons de Béranger se répandent à cette époque, aussi Petöfi le considère-t-il comme le plus grand poète du temps et il veut lui rendre une visite d'hommage. L'idolâtrie de la liberté, le persiflage contre toute réaction politique, la mode des refrains dans la poésie de Petöfi sont en rapport

(1) Mme de Teleki, Mme de Gérando, Mme Beck, Marie Lestück, etc.

avec l'influence et l'exemple de Béranger. La poésie politique emporte même le sublime Lamartine qui devient l' « entraîneur » de la Révolution de février, tandis qu'Alfred de Musset demeure le poète de l'amour. Les poèmes politiques écrits par Henri Heine (qui ne manque pas d'ironie et de frivolité) glorifient la guerre d'affranchissement hongroise.

De cette riche végétation naît la poésie de Petöfi.

Le second mouvement qui soulève toute l'Europe, enflammant la poésie d'alors et celle de Petöfi, c'est l'esprit démocratique. En Hongrie, la question fondamentale qui domine cette époque est la libération absolue des serfs. Élever les classes inférieures de la société, les misérables, les pauvres à un niveau digne de l'humanité, c'est désormais le noble idéal de la littérature européenne. On commence à s'occuper des paysans et des prolétaires. George Sand en France, Auerbach en Allemagne découvrent le paysan comme type littéraire. Eugène Sue, plus tard Victor Hugo dans *les Misérables*, peignent la vie des prolétaires et celle des vagabonds (1). Petöfi exagère même cette tendance dans son roman intitulé *La corde du bourreau* (Hóhér Kötele) et il propage le culte de la pauvreté, de la misère et du chômage.

Dans cette atmosphère d'une activité intellectuelle et d'une soif de progrès sans pareil dans sa générosité, il arrive une chose inouïe, sans précédent peut-être dans l'histoire des nations : par un acte spontané, sans y être poussée par la moindre pression des foules, la classe privilégiée se dépouille elle-même de ses privilèges et ouvre les portes de la liberté et des droits de citoyen à la race du peuple (2).

(1) Cf. Ferenc Szinnyei, *Le romantisme français et le roman hongrois avant* 1848 (dans la *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, janv.-juin 1927, p. 66-73).

(2) Cf. Ervin Szabó, *Luttes sociales et luttes de partis dans la Révolution hongroise de* 1848-1849 (Vienne, 1922) ; — Louis Eisenmann, *La noblesse hongroise et l'abolition des droits féodaux en* 1848 (dans la *Révolution de* 1848, mars-avril 1923, p. 7-18).

Une dernière circonstance contribue encore à fortifier le sentiment démocratique de Petöfi.

Le public lit avec avidité les œuvres historiques de Thiers (1), de Michelet (2), de Louis Blanc (3). La *Révolution française* de Mignet est traduite en hongrois et en allemand (vers 1840) et Petöfi déclare : « L'histoire de la Révolution est ma Bible ! » Il admire et adapte, dans sa poésie, le pathos du livre de Lamartine : *L'histoire des Girondins.*

Il n'existe pas d'époque plus imprégnée d'irritations politiques que celle de Petöfi. Aussi écrit-il : « Quand le peuple règne dans la poésie, il est près de régner dans la politique aussi et c'est la tâche du siècle. » Le sol est déjà préparé pour Petöfi, il y a des rayons de soleil, l'arbre existe ; il ne faut pas nous étonner qu'il apporte lui-même les fruits ; ceux-ci ont mûri peu à peu depuis un demi-siècle.

Le socialisme commence à s'organiser dans les pays occidentaux. Dans le sens moderne du mot, Petöfi n'est pas socialiste, il ne peut l'être, puisqu'il ne connaît pas les principes de Marx, « le fondateur du socialisme moderne ». Il est avant tout un nationaliste, le chantre du sentiment patriotique pour lequel il a vécu et pour lequel il est mort. Mais sa poésie exprime ce qui, dans le socialisme, est noble et éternel : la valeur de l'indépendance humaine, la défense des pauvres contre les riches, l'élévation des misérables sur l'échelle de l'humanité. Il s'imagine que, dans la grande lutte commune pour la liberté mondiale, les Hongrois seront la troupe la plus brillante.

Ainsi donc l'époque explique sinon le génie de Petöfi, du moins ses tendances essentielles, et sa poésie n'est pas seulement l'expression de son individualité mais aussi de cette

(1) *Histoire de la Révolution française* (1824-1827).

(2) Les six volumes du *Moyen Age* ont été publiés de 1833 à 1843 l'*Histoire de la Révolution*, qui commence à paraître en 1837, ne sera achevée qu'en 1853.

(3) *Histoire de Dix ans* (1840). La publication de son *Histoire de la Révolution française* avait également commencé avant la révolution de février.

crise que traversait la Hongrie. Il est tout à la fois l'apôtre le plus puissant de la liberté mondiale et le poète national dont la pensée et les sentiments apparaissent comme le plus spécifiquement hongrois.

CHAPITRE II

Histoire d'un tempérament. — Origines familiales. — Les parents de Petöfi. — Naissance et éducation. — Jeunesse vagabonde. — Grandeur et servitude militaires. — Acteur et poète. — Les premiers succès et le mariage. — L'appel de la patrie.

Le 1er janvier 1823, quelques minutes après minuit, naquit à Kiskörös (1) le poète du peuple et de la liberté, de l'indépendance et de la démocratie hongroise : Petöfi Sándor, Alexandre Petöfi (2).

Nous n'avons pas l'intention de donner dogmatiquement et chronologiquement la biographie détaillée de notre grand poète (ce que l'on trouve facilement dans toutes les Encyclopédies). Nous nous contenterons d'en rappeler les étapes, indispensables pour comprendre son génie, ses œuvres, sa popularité, son influence.

La famille Petrovics, de laquelle descend le poète, remonte au XVIIe siècle ; elle habitait le comitat Pozsony. Léopold Ier l'a anoblie en 1667 à Laxembourg en la désignant du nom de *armalistica familia*. Ce document, qui était encore en possession de la famille en 1835, semble aujourd'hui perdu. Le père de notre poète en était très fier, ce qui ne l'empêcha pas, malgré sa cinquante-huitième année, de saisir le drapeau et de le porter devant l'armée, manchant contre l'Autriche et contre sa dynastie abhorrée. Aussi le fils glorifie-t-il cet héroïsme dans le poème suivant :

(1) *Le Dictionnaire universel Larousse du XIXe siècle* (1875), vol. XII écrit à tort (p. 718) : « Petöfi est né dans la *petite Roumanie.* »

(2) On place toujours, en hongrois, le nom de baptême à la suite du nom de famille.

LE VIEUX PORTE-DRAPEAU (1)

Vers Vienne est poussé Jellachich le lâche,
Déjà nos soldats sont sur ses talons,
Il fuit, effrayé, devant les Hongrois,
Devant leur drapeau que tient un vieillard.

Quel est ce vieillard, ce porte-drapeau,
Dont l'âme est encor si jeune de fougue ?
Mon œil orgueilleux s'arrête sur lui,
Car ce vieillard-là, c'est mon père, à moi !

C'est mon père à moi, ce porte-drapeau,
« La patrie est en danger ! » Ce grand mot
Arrive jusqu'à son lit de malade :
Jetant sa béquille, il prend le drapeau !

Ah ! le souvenir de ses longs malheurs,
Cinquante-huit ans, mille maux l'accablent...
Tout est oublié, maux de corps et d'âme,
Des jeunes le vieux est compagnon d'armes !

Naguère du lit à la table à peine
Sur ses pieds usés il pouvait aller :
Maintenant il court sur les ennemis,
Aussi fort et vif que s'il était jeune.

Au choc des combats s'il s'est exposé,
Certes ce n'est pas parce qu'il est riche ;
Que redoute-t-il, ne possédant rien
Qui puisse tomber aux mains ennemies ?

N'ayant pas à lui, même cet espace
Qui lui suffirait pour creuser sa tombe,
Il marche pourtant, l'étendard en main,
Devant les soldats sauvant la patrie.

Ah ! s'il a marché, c'est qu'il n'avait rien,
Le riche se bat, — non pour la Patrie,
Plutôt pour sauver le bien de ses pères ;
Mais l'indigent seul aime sa patrie.

O père bien-aimé, jusqu'à ce jour
Ce fut moi, ton fils, qui fis ton orgueil ;
Le sort a changé, changé tout à fait :
De toi désormais je tire ma gloire.

(1) Ch.-Louis Chassin. *Le Poète de la Révolution hongroise*, Paris, 1860.

Le chêne civique à ton front est dû.
Ah ! de te revoir combien il me tarde
Afin d'embrasser tremblant de bonheur,
Ta main qui porta notre saint drapeau.

Mais si je ne dois jamais te revoir,
Je verrai du moins ta gloire éclatante
Et sur ton tombeau ce soleil boira
Les pleurs de ton fils coulant en rosée.

Il faut se représenter le père du poète tel qu'il apparut dans les plus lointains souvenirs de son fils, au seuil de l'auberge où il exerçait en même temps le métier de boucher. Petit, trapu, blond, d'un regard courageux mais doux, vêtu du « magyar » (1), il était volontiers, au milieu des siens, taciturne, rarement souriant. Mais en société, il parlait beaucoup et couramment ; ses récits étaient assaisonnés d'expressions populaires, originales... on l'écoutait volontiers. Dans ses opinions, il était ferme, mutin, inflexible et quand il rencontrait des contradictions, il s'emportait vite et facilement. Envers sa famille, il était dur et impitoyable. Il menait une vie sobre, travaillait beaucoup, méprisant toutes les occupations futiles qui ne tendent pas à un gagne-pain. Son tempérament le poussait à une migration continuelle, il ne pouvait rester au même lieu et changeait toujours l'endroit de ses baux.

Sa femme faisait contraste avec lui. Maigre, délicate, pourvue d'une chevelure riche et noire comme sera celle de son fils ; elle était pleine de cœur, douce, sentimentale, nature simple, travailleuse ; très propre dans toutes ses besognes, elle portait toujours de petits bonnets d'une impeccable blancheur. Elle adorait ses enfants ; elle ne les a jamais traités durement, jamais punis ; quoi qu'ils aient commis, elle les défendait toujours contre leur père. Un trait touchant dans la vie de cette mère nous dit sa bonté pour les siens : on la voit s'interposer entre les enfants et le père lorsqu'il déshérite

(1) Veston court avec liséré et soutache.

son fils Sándor (Alexandre) en lui défendant à tout jamais de franchir le seuil paternel. Pendant que ce dernier fait ses études dans diverses villes, les soins de cette *Mater dolórosa* sont intarissables et, plus tard encore, quoiqu'elle n'ait jamais approuvé le choix fait par son fils du métier d'acteur, son amour maternel ne fut jamais ébranlé.

Notre poète devait hériter des qualités de ses parents. Physiquement, il avait le regard de sa mère, son visage ovale, ses cheveux noirs et épais ; il avait d'elle le tempérament taciturne, la chaleur et la tendresse des sentiments, l'âme susceptible ; il aimait la solitude. D'autre part, il était, autant que son père, violent, inflammable, inébranlable dans ses décisions. De ce dernier, il a la nature inquiète, le goût des voyages — ce qui, du reste, a développé et élargi son vaste horizon. On retrouve, chez le poète, le magyarisme intense, le talent de conteur, la pureté, l'originalité et le piquant des expressions de son père. Mais ces traits sont devenus, chez le fils, un art et une force poétique. Sans eux, il n'aurait pas pu garder la fermeté de son âme entre les fléaux de l'adversité ; sa volonté ferme et solide l'aida à traverser toutes les souffrances ; aussi ne devint-il en aucune manière la « proie du mal ». Il a gardé l'amour de la vie, l'idéalisme naïf et sain de son âme et il les a transportés dans sa poésie. Ses parents jouent souvent un grand rôle dans ses poèmes; tout son cœur est plein d'une tendresse exquise et d'une émotion profonde quand il parle d'eux. Jamais il ne fait allusion à la sévérité de son père, aux réprimandes parfois si dures de son adolescence. Il se souvient de sa mère avec les sentiments les plus affectueux; il va même jusqu'à aimer les autres mères quand elles lui rappellent sa chère et bonne mère à lui. Le sentiment filial est l'un des traits principaux de sa poésie et c'est lui, en vérité, qui l'a introduit dans la poésie hongroise.

Aussitôt qu'il le put, il devint le soutien de ses vieux parents et, jeune époux; au commencement de 1848, il disait à Jókai : « Tu verras, j'écrirai maintenant mes plus beaux vers d'amour, un volume entier, à ma mère ! ! »

De très bonne heure Alexandre quitta la maison paternelle pour aller au gymnase à Aszód, puis à Szent Lörincz, et plus tard pour entrer au lycée de Schmecz d'où il s'échappa après une discussion avec un de ses professeurs. On raconte qu'il s'était déjà acquis une sorte de renommée auprès de ses condisciples par ses petits poèmes et ses chansons joyeuses. Quelques-uns de ses vers tombèrent entre les mains de son professeur qui déclara que celui qui les avait signés n'en pouvait être l'auteur. Petöfi entra dans une grande colère et exigea, de son maître, un sujet quelconque, qu'il versifia en quelques instants, au milieu du bruit et du tapage de ses camarades. Il était beaucoup trop fier pour pouvoir oublier ou pardonner une accusation de mensonge. Doué d'une nature prématurée et précoce, ayant passé son enfance librement, dans la plaine immense, il ne pouvait supporter une vie subordonnée à la règle et à la discipline. Il sortit du collège et il alla où le hasard le poussait. En ce temps-là, il avait à peine quinze ans et ne se sentait bon à rien sinon à écrire des vers ou, selon son rêve, à jouer au théâtre et à devenir acteur. Dans ses courses vagabondes, il se présenta à un directeur de troupe ambulante qui l'engagea en qualité de comparse. Mais à peine fut-il installé dans ses fonctions que son père, qui avait appris sa disparition et sa fuite, arriva dans la capitale et le ramena à la maison.

En route, il tenta à plusieurs reprises de s'évader, mais cela ne lui servit qu'à subir un traitement plus rude de la part de son père. Il séjourna plusieurs mois au sein de la famille, ce qui était pour lui un véritable esclavage. Grâce aux sollicitations permanentes de la mère qui l'adorait, le père devint moins dur, moins cruel et obtint à force de raisonnement et d'indulgence ce que son fils refusait à la violence. C'est ainsi qu'il rentra au lycée de Sopron (1) ; mais, hélas !

(1) *Le Dictionnaire universel du XIX*e *siècle*, vol. XII, parle de cette ville comme s'il s'agissait d'Oldenbourg. Erreur profonde : le nom allemand de la ville hongroise Sopron est *Oldenburg ; Oldenbourg* est au contraire un État de l'Allemagne.

à peine installé, son inquiétude et sa nature instable le forcent à s'échapper et à se faire soldat.

Quand on connaît son caractère et son naturel, on peut dire qu'il n'y avait pas une carrière moins faite pour lui que l'état militaire. Il quittait la discipline des écoles, des lycées, — un purgatoire, — pour tomber dans l'enfer de la caserne. Mais il raconte lui-même qu'il remplit exactement son service et que jamais il ne fut puni. Pourquoi ? C'est que, s'étant mis sous le joug dans un moment de folle humeur, il ne pouvait lâchement et sans honte se soustraire aux exigences de cette nouvelle vie ; il devait les subir fièrement et il les subit. Du reste, il n'était pas traité aussi brutalement que n'importe quel autre conscrit, car ses supérieurs remarquèrent bien vite son intelligence et son instruction. On l'avait surnommé le soldat savant. Son caporal le surprit un jour de revue, alors qu'il avait oublié de mettre sa baïonnette au bout de son fusil, mais il ne le punit pas. On le trouvait drôle et original, car il portait sans cesse un livre dans sa giberne et un dans son csákó et on riait quand on le voyait en faction, allant et venant, récitant ses plus beaux vers !

Mais le bataillon dans lequel il était enrôlé ne resta pas en Hongrie, il fut déplacé en Croatie et plus tard en Tyrol. Quittant sa terre natale, il se sentit déraciné ; sous des cieux étrangers, il souffrit énormément de son exil ; mais là aussi, marchant de long en large, fusil au bras, il se consolait, se récitant à lui-même les admirables poèmes d'Horace et de Schiller.

L'image de sa pauvre mère, à laquelle il avait causé tant de tristesse, d'inquiétude et de détresse par sa conduite, sa vie vagabonde, ses aventures, lui revenait souvent à l'esprit : elle, si tendre, si compatissante pour lui !

Aussi est-ce de là qu'il lui adressa les strophes mélancoliques, intitulées :

DE LOIN (1)

Là-bas, sur le bord du Danube,
Est la maison qui m'est si chère...
De mes yeux jaillissent les larmes
Dès que mon cœur se souvient d'elle !

Que n'y suis-je resté toujours !
Mais les désirs entraînent l'homme ;
Les miens eurent de longues ailes :
Je quittai mon toit et ma mère !

La douleur dévorait ma mère
Lorsque je lui fis mes adieux ;
Et ses larmes, perles glacées,
N'éteignirent point sa douleur.

Ses bras tremblaient en m'embrassant ;
« Reste ! » disait sa voix émue.
Si j'avais su ce que je sais,
J'aurais écouté sa prière.

L'avenir, merveilleux jardin,
S'entr'ouvre, émaillé d'espérances...
On entre dans ce labyrinthe
Et l'on voit comme on s'est trompé !

Je fus entraîné comme un autre.
Est-il besoin de vous le dire ?
Depuis que j'erre par le monde
J'ai marché sur plus d'une épine !

Quelques amis vont au pays ;
De quel salut les chargerai-je ?
En passant devant la maison,
Voyageurs, parlez à ma mère.

Dites-lui de ne plus pleurer,
Car son fils est toujours heureux !...
O mère, tu souffrirais trop
Si tu savais combien je souffre !

Il était devenu malade physiquement et moralement ; un médecin de l'état-major qui s'intéressait à lui comprit sa situation et lui dit : « Ne voudriez-vous pas être libéré d'ici ? » Petöfi de répondre : « Cela m'est égal, je n'ai nulle part aucune

(1) Ch.-L. Chassin. *Le Poète de la Révolution hongroise*, Paris, 1860.

espérance. » Il veut rester fier dans son congé avec la mention : *Treu und redlich gedient.*

Le voilà dans sa dix-huitième année avec bien des lacunes dans son instruction. Celle-ci en effet est loin d'être complète ; il a pourtant beaucoup lu et beaucoup appris durant les loisirs de sa vie militaire. Il est allé à Pápa et, sur les conseils de ses amis, il est entré au lycée ; mais il s'ennuie et s'impatiente en classe, quand il lui faut écouter tant de choses qui ne l'intéressent guère ; son goût pour le théâtre, son génie pour la poésie se changent peu à peu en une passion irrésistible. C'est pourquoi il quitte définitivement l'école. Il lutte entre deux alternatives. L'art dramatique est pour lui l'art sublime vers lequel il se sent attiré toute sa vie ; son génie le prédestine à la poésie. Acteur ou poète : une troisième vocation n'existe pas pour lui, mais ses parents n'acceptent ni l'une, ni l'autre. Sa lutte, son indécision ne sont ni légèreté, ni frivolité. Ce qui nous semble étonnant, c'est, au contraire, la force et la persévérance de son caractère. Les années suivantes s'écoulent en hésitations, indécisions, mais enfin, il déclare, à sa famille, qu'il veut être acteur et refuse nettement de se plier au vœu paternel concernant toute autre occupation pour son avenir. Il part avec une troupe d'acteurs ambulants, et parcourt ainsi une partie de la Hongrie.

Le théâtre lui rapporte plus de larmes que de sourires, plus de chutes que de succès. On ne lui confie aucun rôle important, car il ne possède aucune des qualités extérieures indispensables à l'acteur. Menant ainsi une vie misérable, passant d'une troupe dans une autre, couchant souvent à la belle étoile, n'ayant d'autre toit que la voûte céleste, s'endormant parfois sans avoir déjeuné, ni dîné, il se console en écrivant :

C'est bien sagement que les dieux (1)
Ont fait à l'homme des dents d'os ;
Si, de fer, ils les avaient faites,
Elles auraient pu se rouiller.

(1) Ce petit cri du cœur de notre poète a été traduit par Chassin, *Le poète de la Révolution hongroise*, 1860.

Il était idéaliste, fanatique, persuadé que l'avenir le vengerait du présent, il rêvait de tout ce dont il était privé : de gloire, de fortune et d'amour. Ses petits poèmes, il les semait sur sa route : fleurs que les larmes arrosaient, que le soleil et l'enthousiasme faisaient épanouir, que le vent capricieux emportait et jetait tantôt entre les mains d'une belle dame, tantôt sur les lèvres d'un paysan, tantôt dans le néant. Qu'importait au poète !... Il chantait pour chanter, oubliant souvent d'écrire ce qui lui était venu à l'esprit et, souvent, abandonnant au hasard ce qu'il avait écrit, semblable au rossignol qui livre à l'écho sa divine musique, et sans lui demander ce qu'il en fera s'enivre lui-même de sa propre harmonie.

Ne trouvant pas d'emploi dans les troupes qui passaient à Kecskemét où il se trouvait, il saisit son bâton, son manteau sans doublure et se met à courir à travers la plaine, la *puszta* où la célèbre hospitalité s'exerce encore d'une manière traditionnelle. Cette vie errante et vagabonde le fait connaître : il est apprécié, goûté par le peuple, car ses chansons s'inspirent du peuple dont il chante les souffrances ainsi que les joies, les regrets et les espérances ; ainsi, il devient non seulement le poète des intellectuels ou des esprits d'élite, mais le poète de la nation magyare.

Un soir, un ancien camarade du collège, Albert Pákh à Debreczen, trouve sur le seuil de sa porte un jeune homme aux vêtements déguenillés, au visage d'une pâleur de mort... C'était notre poète ! Il venait d'être gravement malade et demeurait épuisé par la faim, par la fatigue et les privations multiples. Le jeune vagabond reprend force et courage ; il produit alors ses plus beaux vers. Son premier chemin le conduit au théâtre pour y tenter sa chance, car il se croit l'émule d'un Egressy (1), le « Talma hongrois ». Ce fut une chute complète avec *le marchand de Venise*. Malade de nouveau, il revient chez M^me^ Bordás qui est, pour lui, une seconde mère et il y passe la majeure partie de l'hiver de 1843-1844.

(1) Le plus grand acteur hongrois de l'époque.

Après son séjour à Debreczen il arrive à Pest, où il peut constater le succès obtenu par la publication de ses premiers vers. Il s'essaie encore une fois avec Thalie, mais ses tentatives sont aussi malheureuses dans la capitale qu'en province.

En 1844, il est attaché, comme secrétaire, à l'un des membres de la Diète de Pozsony. Ses premiers vers paraissent dans l'*Athenœum* (1) et dans les *Elet Képek* (2), dans la Bibliothèque des romans étrangers. Il traduit *Robin Hood*, de James, et la *Femme de quarante ans*, de Charles de Bernard. Enfin, le sort paraît s'être réconcilié avec le pauvre vagabond torturé, et le premier volume des vers de Petöfi Sándor paraît à Bude en 1844. Le rêve de ses rêves se réalise aussi ; il entre dans la rédaction d'un journal avec une situation stable, comme second rédacteur du *Pesti Divatlup* (Journal des modes de Pest). Il se met bravement à réparer les vides que le vagabondage et la vie militaire ont laissés dans son instruction générale et littéraire. Il achève d'apprendre le latin, le français, l'allemand, l'anglais, commence de s'initier à l'italien, à l'espagnol ; il relit les classiques anciens et modernes, surtout Tacite et Lucain, Béranger et Victor Hugo, Shakespeare, Byron et Thomas Moore, James et Shelley, Gœthe, Schiller, Lenau et Henri Heine. De la sorte il arrive à donner à son style des qualités nouvelles qui marquent un progrès évident sur ses œuvres de début et le mettent à l'abri des plus sévères critiques.

Au cours de ses voyages dans le pays, il est reçu par une foule enthousiasmée. En 1847, il fait la connaissance du comte Teleki et de sa future épouse, Julia Szendrei. Le père de cette demoiselle avait été l'administrateur des propriétés d'un riche magnat. Il fut pris de la plus violente colère quand Petöfi demanda sa fille en mariage. « Son gendre, fils d'un

(1) Revue littéraire destinée à encourager la jeune génération lettrée ; fondée par les écrivains Vörösmarty, Schedel, Bajza, le 20 août 1837, elle disparaît en 1843. Vingt poèmes de Petöfi y ont paru.

(2) Petöfi fut un des rédacteurs d'*Elet Képek*, revue de courte haleine, où parurent six de ses poèmes (1843 1844).

boucher; sans biens au soleil, sans florins en bourse, audacieux vaurien, démagogue ! Ah ! non ! ». Il résolut alors de mettre sa fille sous clef.

Petöfi décida d'enlever sa fiancée, même s'il devait réduire en cendres la maison de son père. Teleki, craignant un scandale fit atteler à sa voiture ses quatre plus beaux chevaux, se rendit à Erdöd et demanda, au nom de Petöfi, la main de la jeune fille. Le comte parla d'abord à la mère de Julia auprès de laquelle il réussit pleinement. Mais il n'en fut pas de même avec le père qui fit la sourde oreille. L'argument final, qu'elle s'enfuira, qu'il l'enlèvera, n'attendrit pas davantage le cœur du vieillard qui poussait les cris furieux de : « Vagabond, fou, va-nu-pieds ! » Enfin il ajouta : « Puisque Madame et Mademoiselle veulent me déshonorer avec un pareil gendre, eh bien !... je ne veux jamais les revoir, qu'ils crèvent de misère ! »

M^me^ et M^lle^ Szendrei montent dans la voiture du comte Teleki. Au château de Koltó, dans la même journée, le mariage est célébré le 8 septembre 1847. M^me^ Szendrei retourne chez elle et le comte Teleki cède sa demeure aux jeunes mariés. « Cher ami, lui fit Petöfi, vous avez fait beaucoup pour moi, achevez votre œuvre : partez vite avec vos domestiques, le cuisinier excepté, et laissez-moi avec ma femme. » Un mois après, le château fut remis à la disposition de son propriétaire et les deux époux se rendirent à Pest.

Le mariage de Petöfi fut un événement dans le monde littéraire. Notre poète était plus fécond que jamais. Après une deuxième édition de ses vers, il fallait en publier une troisième ; les journaux se disputaient l'honneur de publier ses petits poèmes et ils les lui payaient relativement cher. Petöfi s'empressa alors de réaliser le rêve de sa jeunesse, de ses jours de misère : il loua une maison et fit venir, auprès de lui, son vieux père et sa mère adorée.

De son union naît un enfant (1) (15 décembre 1848), qui donne au foyer du poète toute sa joie rayonnante et en qui

(1) Aucune biographie du poète ne s'occupe de son fils, Zoltan Petöfi, qui mourut jeune, ne laissant aucun souvenir remarquable à la postérité.

il place tant d'espoirs. Les vers ci-dessous reflètent le bonheur paternel de Petöfi :

Ici, dans mes bras, mon enfant (1),
Que je le presse sur mon cœur !
Je renais depuis qu'à ma vie
A poussé ce jeune rameau !

J'admire son petit visage,
J'assouvis mon amour de père...
A quoi bon un prêtre pour lui :
Il est baptisé de mes larmes !

Non, tu n'oseras pas, ô mort,
T'emparer du jeune rameau !
Il n'est pas seulement à moi,
Je le consacre à sa patrie !

Dis, mon fils, quand je serai vieux,
Quand je ne tiendrai plus ma place,
Tu voudras surpasser ton père,
Au moins le remplaceras-tu ?

Ah ! puisse-t-on près de ma tombe
Dire sans lamentation :
« Lui mort, le pays ne perd rien,
Rien ! Dans son fils son âme vit ! »

La vie errante de Petöfi s'est terminée par un mariage d'inclination et par un geste touchant de dévouement filial. Va-t-il jouir de sa gloire, de son bonheur conjugal, dans la maison bâtie par le fruit de son travail ? Non ; bientôt il va quitter ses parents, sa femme, son enfant, pour se lancer dans le mouvement révolutionnaire, excitant ses compatriotes, des chants de guerre aux lèvres et le sabre à la main... Fils, époux, père, il n'oublie pas un instant ce que la patrie et la démocratie réclament de lui.

On peut suivre les traces de notre héros jusqu'à l'après-midi du 31 juillet 1849 : après le massacre de Segesvár il disparaît pour toujours : tout ce qui le concerne après cette date n'est que triste et lugubre hypothèse. Sa vie et sa mort forment le météore le plus brillant sur le ciel sinistre de la pauvre Hongrie subjuguée ; il reste également l'apôtre, le fanatique et le martyr non seulement de la liberté et de l'égalité de son propre pays, mais de l'humanité.

(1) Ch.-L. Chassin, *Le poète de la Révolution hongroise*, 1860.

CHAPITRE III

L'influence de la littérature française en Hongrie (1) et particulièrement sur Petöfi. — I. Les origines. La conversion au christianisme et les ordres monastiques. De l'avènement de la maison d'Anjou (1308) au désastre de Mohacs (1526). — II. L'école française du XVIII^e siècle : Georges Bessenyei, Alexandre Báróczy, Abraham Barcsay. Le baron Fekete et Voltaire. La période révolutionnaire : poètes et pamphlétaires, Jean Bacsányi. — III. La floraison romantique : poésie lyrique et vie politique ; le drame et le roman. — IV. Petöfi et Béranger.

Une tribu asiatique appartenant à la grande famille ouralo-altaïque envahit l'Europe centrale il y a plus de mille ans. Elle conquit l'ancienne Pannonie, où les Huns et les Avares l'avaient précédée, et prit possession de la Hongrie. C'est là qu'il faut chercher les ancêtres des anciens Magyars dont le niveau intellectuel était certainement égal, sinon supérieur à celui des habitants qu'ils avaient trouvés en Hongrie. A cet état primitif vint s'ajouter la civilisation de l'Occident, représentée par le christianisme, quand les conversions commencèrent sous le règne du duc Geyza (972-997).

Saint Étienne continua ce que son père avait commencé et ce fut un pape français, Sylvestre II, qui lui envoya, en l'an 1000, la couronne et le titre apostolique avec cette missive flatteuse : « La France, en qualité de marraine, au berceau de la civilisation magyare. » De plus, Odilon, abbé de Cluny, avec lequel le roi magyar était en relations suivies, lui donna de sages conseils pour l'organisation ecclésiastique de son pays.

Les conversions exercèrent leur influence éducatrice.

(1) Nous citons, une fois pour toutes, les histoires de la littérature hongroise de Toldy (1851) et de Beöthy (1877), Cf. aussi Arpad Kerékgyártó, *A univeltsé feilodése Magyarországban*, *Le développement de la civilisation en Hongrie*, (1880).

A cette époque, la culture intellectuelle était aux mains du clergé qui, seul, dirigeait les écoles. La théologie, les éléments de l'histoire et des sciences furent enseignés à Esztergom (Striojonie), à Pannonhalma, où la célèbre abbaye de Martinsberg éveille encore le souvenir de saint Martin, évêque de Tours, né en Pannonie. Car il est curieux de constater que presque tous les grands Ordres, qui ont exercé une action prépondérante sur la civilisation hongroise, sont d'origine française. Saint Ladislas fonda (1091) à Somogyvár le monastère bénédictin de Saint-Gilles. Il le dota richement et le soumit « pour des temps éternels » à l'abbaye de Saint-Gilles située sur les bords du Rhône *(in valle Flaviana)* non loin de Nîmes ; cette abbaye fut un lieu de pèlerinage célèbre au moyen âge. D'après la charte de fondation, Odilon, abbé de Saint-Gilles, plusieurs moines français, entre autres Pierre, un grammairien de Poitiers, vinrent en Hongrie pour conférer avec le roi ; celui-ci, en soumettant le nouveau monastère à sa juridiction immédiate, stipula que les novices et l'abbé seraient toujours des Français ; cette règle fut ainsi observée pendant des siècles.

A la fin du XII^e^ siècle, peu de temps après la création de l'ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Chalon-sur-Saône, les Cisterciens, les « moines gris », comme les appelait le peuple hongrois, vinrent dans le pays et, par leur ardeur infatigable, éclipsèrent bientôt les Bénédictins de Pannonhalma. Un monastère fut fondé à Egres, sur les bords du Maros, diocèse de Csanád (actuellement en Roumanie) et les moines y arrivèrent directement de Pontigny, Champagne (1179 ! !...). Cinq ans après la fondation d'Egres, Béla III créa l'abbaye de Pilis qui existe encore aujourd'hui et dont les premiers membres vinrent d'Acey, diocèse de Besançon (1184). D'après les règlements de saint Bernard, tous ces monastères devaient envoyer quelques novices au célèbre *Bernardinum* de Paris, qui faisait partie de l'Université. La montagne Sainte-Geneviève n'était donc pas inconnue en Hongrie à cette époque.

Tandis que l'ordre de Cîteaux s'établissait en Hongrie, celui des Prémontrés, fondé par Norbert, s'organisait non loin du château de Coucy, dans le diocèse de Laon. Au début du XII^e^ siècle, ces deux ordres des maisons lorraines de Bar et Valroy, vinrent en Hongrie. Les Dominicains furent aidés dans leur tâche de conversion par quatre évêques, dont trois étaient d'origine française : Robert, archevêque d'Esztergom (1126), les deux Bertalan, évêques de Veszprém et de Pécs et le Normand Raynald, évêque de Transylvanie, qui tomba sur le champ de bataille du Sajó en combattant contre les Mongols. Un évêque français versa son sang pour la Hongrie, en Transylvanie !

Béla III fonda, sur le modèle de l'Université de Paris *(prout Parisiis in Francia)*, une école de haut enseignement à Veszprém. Elle comptait alors, parmi ses maîtres, quinze docteurs en droit canon et en droit romain. Le développement de l'enseignement et la culture intellectuelle mirent souvent la France en rapport avec la Hongrie ; les croisades rapprochèrent aussi les deux pays. Quand le christianisme n'était encore que peu répandu sur les bords du Danube, les Français, allant en Terre Sainte évitèrent la Hongrie. Mais, tout changea avec la conversion de saint Etienne ; celui-ci reçut princièrement, en 1024, le duc d'Angoulême Guillaume et l'abbé Richard de Verdun ; il accorda une grande hospitalité aux pèlerins. Puis, ce fut Louis VII qui, en 1151, conduisit son armée pour combattre les infidèles : alors de nombreux Hongrois se joignirent aux croisés Français. Le chroniqueur Eudes de Deuil (1), qui avait accompagné le roi, a laissé le récit d'une scène touchante dramatisée par un écrivain hongrois Szigligeti, dans sa pièce historique : *Le Prétendant* (A Trónkeresö, 1868).

Les rapports avec la France deviennent alors de plus en plus fréquents, tant à cause des croisades auxquelles les

(1) Odo de Deogilo, Cf. I. Kont, *Littérature française en Hongrie* (1772-1896), Paris, 1902.

rois magyars prennent part, qu'à cause des mariages qui resserrent l'union des deux pays. C'est ainsi qu'André II (1205-1235) épouse Yolande, fille de Pierre de Courtenay, de la maison royale de France. Non seulement les rois épousent des princesses françaises, mais des seigneurs, séduits par le charme de celles qui les accompagnent, s'allient avec leurs hôtesses : Alice, gouvernante du jeune duc André devient la femme de Botaz que le roi nomme gouverneur ; le noble et puissant Csák épouse aussi une Française.

A la cour, surtout depuis Béla III, le français était déjà connu. Les grands seigneurs imitent même l'armure des chevaliers français, à un tel point que les Magyars ne diffèrent pas beaucoup des Français. A cette époque, les sympathies pour la France sont des plus vives ; elles ne peuvent qu'exercer une influence bienfaisante sur le jeune royaume.

A cette époque il n'était pas rare de trouver au milieu des moines, des chevaliers et des dames françaises, un représentant de cette poésie provençale qui, aux XII^e^ et XIII^e^ siècles, était connue et imitée dans toute l'Europe. Ainsi Peire Vidal (1), un des troubadours les plus renommés, et qui vivait à la Cour d'Aragon, assista probablement, en 1198, au mariage du roi de Hongrie, Eméric, avec Constance d'Aragon, et c'est à cette occasion qu'il composa un sirvente dans lequel il mentionne les bienfaits d'Émeric :

Per ma vida gandir
N'en anei, en Ongria,
Al bon rei N' Aimeric
On trobei bon abric
Et auram ses cor tric
Servidor et amic.

L'influence française se précise davantage dans les arts, surtout en architecture. Le christianisme triomphant a

(1) Raynouard. *Choix de poésies originales des Troubadours* (1816-1824). — K. Bartsch : *Peire Vidal's Lieder*, 1857. — Cf. Sebestyen Gyula, *Imre Kiraly troubadour vendége* (Un troubadour hôte du roi Emeric), Egy Phil. Kölz, 1891.

élevé partout des églises dans le style roman ; la Hongrie les a propagées en Orient. Le style roman devait bientôt faire place au style gothique, au moment où Villard de Honnecourt, l'architecte de la cathédrale de Cambrai, vint en Hongrie. On lui doit le dôme de Cassovie (Karra) et la cathédrale d'Esztergom. « J'ai été mandé en la terre de Hongrie », dit-il dans son album conservé à la Bibliothèque nationale. Cet album témoigne du long séjour de l'auteur en Hongrie, où il avait été appelé par Béla IV, frère de sainte Élisabeth, princesse très dévote à Notre-Dame de Cambrai. Villard n'est certainement pas le seul architecte français qui ait travaillé en Hongrie. Plusieurs églises — celles de Kalocsa, d'Albe Royale, de Veszprim et de Pannonhalma sont toutes françaises par leur conception. La sculpture, les peintures qui décorent aussi les murs de quelques églises montrent que tous les arts avaient trouvé leurs représentants français en Hongrie (1).

Ainsi donc, dès le temps de la dynastie des Arpád, ce peuple d'origine asiatique s'est assuré une place dans la grande famille européenne. L'influence française ne peut que grandir avec l'avènement de la maison d'Anjou au trône de Hongrie.

La mort d'André III (1301) inaugure, en effet, une nouvelle phase dans la vie politique et intellectuelle du peuple hongrois. La dynastie nationale une fois éteinte, le droit d'élection revient à la nation. Les concurrents ne manquent pas : Allemands, Tchèques et Bavarois se disputent ce beau pays, mais en vain : c'est un prince d'Anjou qui l'emporte et qui prend en 1308 définitive possession du pays.

Jamais dynastie étrangère ne fut plus populaire que cette branche de la maison de France sur le trône des Magyars ; jamais le pays ne fut plus respecté au dehors qu'au cours du XIVe siècle. La Hongrie atteint alors son plus haut degré de

(1) Cf. Dezsö Pais, *Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpad. I. Relations politico-dynastiques et ecclésiastiques ; — II. Les colonies françaises et leur rôle économique* (dans la *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, 1923, p. 15-26 et 137-144).

puissance ; les contemporains et même les poètes du XIX^e^ siècle, comme Arany et Petöfi, considèrent le règne de Louis le Grand (1342-1382) comme l'apogée de la puissance magyare. Pourquoi ? Parce que le sentiment national s'était identifié avec l'ambition des Anjou.

Ceux-ci ont doté la Hongrie du XIV^e^ siècle de toutes les institutions de la monarchie française.

Depuis l'avènement des Anjou jusqu'au désastre de Mohács (1526), il n'y a que deux points brillants dans la civilisation magyare ; le règne de quatre-vingts ans, environ, de Charles Robert et de Louis le Grand, puis celui de Mathias Corvin. A la mort de ce dernier, son héritage tomba aux mains des Jagellons. Leur domination, le joug turc, les luttes contre la maison d'Autriche et les guerres de religion jetèrent le pays dans un état déplorable ; la littérature et les arts tombèrent aussi dans les siècles suivants.

* * *

Jamais la perte d'une seule bataille n'a causé une chute aussi profonde, jamais un seul désastre n'a laissé de traces aussi cuisantes dans l'âme d'un peuple que la défaite de Mohács (1), qui marque la fin du moyen âge hongrois, l'aurore des temps modernes. A la suite de cette dévastation, la partie la plus fertile du pays devint pour cent cinquante ans la proie des Turcs. A la mort du malheureux roi Louis II, la question de succession au trône apparaît au premier plan. Mais cette fois, les Habsbourg, plus puissants que jamais ne laissèrent pas échapper ce beau pays. Quoique Ferdinand I^er^ ait promis de respecter les libertés politiques, lui et ses successeurs voulurent mettre la Hongrie au rang des provinces héréditaires, subjuguer les corps et les âmes. Mais la dynastie se trouvant face à face avec la Réforme, il en résulte une

(1) Cf. Alexandre Eckhardt, *Voltaire, Michelet et la catastrophe hongroise de* 1526 (dans la *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, janv.-juin 1927, p. 153-159).

lutte acharnée, deux fois séculaire, à laquelle la France prend part en faveur de la Hongrie. Les relations de Georges Ier Rákóczy avec Louis XIII, celles de François II Rákóczy avec Louis XIV ont inspiré les premiers ouvrages historiques qui renseignèrent le public français sur l'état politique du pays (1).

La politique suivie au XVIe siècle par François Ier et Henri II à l'égard des princes transylvains fut toujours destinée à affaiblir la maison d'Autriche. Cette politique fut reprise et continuée avec plus d'entrain encore par Richelieu, Mazarin et Louis XIV et l'on vit Français et Hongrois combattre pour la même cause: pour la liberté nationale et la liberté de conscience. La funeste bataille de Trencsén mit fin à cette série de communs exploits en 1708. Les plus illustres chefs vinrent en France et Rákóczy lui-même débarqua à Dieppe en 1713. L'admirable marche de Rákóczy, composée après la chute de Trencsén, mise en musique par Berlioz dans sa *Damnation de Faust*, est un *Sursum corda* éternel qui a conduit au feu les honvéds de 1848 !

L'état dans lequel se trouvait le pays après la dévastation de 1526 était lamentable non seulement au point de vue littéraire, mais aussi au point de vue social et politique. Ce fut une période de décadence complète. La Hongrie était dans le plus grand isolement, privée de toutes communications avec l'Europe. On empêchait la jeunesse d'aller dans les Universités étrangères et l'on confisquait les livres allemands et français à la frontière. La cour germanisait le pays, mais la Transylvanie se francisait d'une telle façon qu'on crut que... les enfants au berceau crieraient bientôt en français...

Les œuvres de cette époque, si rares soient-elles, laissent toujours apercevoir quelques traces de l'influence française.

(1) Qu'on nous permette de rappeler ici la très significative lettre adressée par Louis XIV enfant « à M. le prince Georges Rakosky, prince de Transylvanie », rédigée en petite ronde par un calligraphe (la signature seule, fort malhabile, est de Louis XIV) et conservée aux Archives royales de Budapest (Magyar Kiralyi orszagos leveltár).

La lecture de Fénelon donne beaucoup de saveur aux écrits de François Faludi (1704-1779) ; ce sont les poètes français qui apprennent au baron Ladislas Amadé (1703-1764) à créer de nouvelles strophes et qui le guident dans l'heureux emploi de la rime. Clément Mikes (1620-1761), le fidèle compagnon d'exil de Rákóczy, rédige ses *Lettres de Turquie* sous l'influence des moralistes français du XVII^e^ siècle et les lettres de M^me^ de Sévigné lui apprennent à donner à ses pensées plus de profondeur que ne l'avaient fait ses contemporains ; les œuvres de l'abbé Fleury, l'entourage de M^me^ de Maintenon, la piété du vieux roi, le jansénisme flattent le goût du jeune magyar ; comme M^me^ de Maintenon, il insiste surtout sur l'éducation des jeunes filles, alors complètement négligée dans son pays.

Les premières œuvres du XVIII^e^ siècle français ne tardent pas à pénétrer en Hongrie : *Télémaque* est traduit par Ladislas Haller en 1755. Ses œuvres peuvent être considérées comme l'avant-goût de « l'École française » ; dès lors les traces ininterrompues de l'influence française toujours croissante vont contribuer à donner aux idées une orientation toute nouvelle.

La cour (celle de Vienne !) aspirait à une centralisation à outrance. Depuis le mariage de François, duc de Lorraine, avec Marie-Thérèse (1736), l'étiquette espagnole est remplacée par les usages français. Les seigneurs, arrivés avec le prince-consort à Vienne, donnent aussi le ton, les manières ; des acteurs français jouent à la Cour des œuvres de Voltaire, de Destouches et de Marivaux. Malgré l'*Index librorum prohibitorum*, Rousseau, Voltaire, l'Encyclopédie et les physiocrates sont lus et commentés. Marie-Thérèse, voulant témoigner sa reconnaissance aux Hongrois qui ont sauvé le trône, crée une garde royale composée exclusivement de Magyars. Chaque comitat eut le droit de choisir deux jeunes nobles parmi les plus beaux, les plus intelligents et de les envoyer à la cour de Vienne. Tel fut à cette époque le dessein de centralisation et d'habile prosélytisme. Le piège était adroit. Mais ce fut de la garde royale que partit le cri d'alarme adressé à tous ceux qui,

en Hongrie, espéraient encore créer un mouvement littéraire et scientifique. La honte de se voir distancer par l'Autriche créa, en Hongrie, un patriotisme ardent et vers la fin du XVIII[e] siècle naquit l'École française littéraire. On peut expliquer ce fait par l'universalité de la littérature française à cette époque ; mais cette explication, à elle seule, ne suffit pas. Il faut y ajouter une grande sympathie mutuelle et certains traits de caractère communs aux deux peuples : un sentiment inné de la liberté politique, un même amour de la tolérance religieuse, un esprit frondeur dès que les garanties des libertés sont menacées ; sous des apparences de légèreté, un sérieux fondamental de l'âme et, dans la langue, un tour oratoire et déclamatoire. Il ne faut pas oublier non plus que les écrivains pouvaient s'inspirer de la France sans danger, tandis que le « péril allemand » était toujours imminent et l'on ne s'adressait pas à la nation qui, pour eux, était une ennemie séculaire.

Les écrivains de l'École française ne sont nullement des génies de grande envergure ; ce sont, à l'exemple des membres de la Pléïade, des traducteurs et des imitateurs. Il ne s'agissait pas pour eux de faire de grandes réformes, mais de mettre quelque chose à la place du néant. Or cet effort s'appuie sur la littérature française. Le chef de cette école fut Georges Bessenyei (1747-1811), dont la première tragédie — *Agis* — parut à Vienne en 1772. Travailleur infatigable, il passait ses nuits à lire Voltaire, Montesquieu, Rousseau, La Mettrie et apprit à fond le français, l'allemand et la musique. C'est un initiateur ; ses œuvres ne sont pas impeccables, mais elles ont une grande valeur par les idées qu'elles expriment et surtout par cet esprit humain, général, français, qui fait, avec lui, son apparition dans la littérature magyare(1).

(1) C'est G. Bessenyei qui a jeté les fondements (1778-1781) de la future Académie hongroise des Sciences, sur le modèle de l'Académie française (cf. Elemér Csaszar, *Les rapports de l'Académie hongroise des Sciences avec l'Académie française*, dans la *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, 1926, p. 29-40).

Bessenyei écrivit trois tragédies et deux comédies en ayant toujours comme modèles les écrivains français ; il observe, comme Voltaire, la règle classique des trois unités de temps, de lieu et d'action ; il se sert de l'alexandrin. Ses œuvres poétiques sont remarquables surtout parce qu'on y sont, pour la première fois, l'influence de Rousseau avec lequel il rivalise pour l'amour et la description de la nature. Dans son *Histoire romaine* (1801-1803), il s'inspire de Montesquieu et à son exemple, dix ans plus tard, les écrivains politiques citeront volontiers le passage de l'*Esprit des lois*, où il est question des Hongrois.

Les membres de la garde royale élargissent le cadre dressé par leur chef, mais ils restent toujours les disciples des Français. Alexandre Báróczy (1735-1809) n'est qu'un traducteur, mais ses œuvres ont laissé des traces profondes dans la formation de la prose hongroise. Il remonte jusqu'à La Calprenède et Marmontel en traduisant la *Cassandre* (1774) du premier et les *Contes moraux* (1775) du second. Rarement traductions ont exercé une telle influence sur le développement d'une langue. L'art d'adapter une œuvre étrangère au génie de la langue nationale et d'en rendre toutes les nuances était encore chose inconnue en Hongrie. Ce fut, pour le style, une véritable révolution. Báróczy envoya sa traduction à Marmontel qui le remercia et lui exprima l'espoir que bientôt les « dames de Crimée » liraient ses œuvres, puisque, à en croire les historiens, on parlait le hongrois en Crimée et dans le pays des Tartares ! Avec Báróczy, le roman et le conte français pénètrent en Hongrie ; trois qualités le recommandent : une langue pure, naturelle, exempte de vulgarité ; une intrigue simple et un dénouement heureux qui excitent à la fois l'admiration et le plaisir ; enfin une justice très sévère dans la fiction et partant, une grande valeur morale.

Le troisième des principaux chefs de l'École française fut Abraham Barcsay (1742-1806), poète original dont la lyre rendit souvent des sons merveilleux qui n'ont jamais retenti sur le Parnasse hongrois. Grand ami et admirateur de la

France, et surtout de la France révolutionnaire, il aimait à faire sa correspondance en français, même avec ses compatriotes (1). Toute son activité poétique fut influencée par le mouvement littéraire et intellectuel de la France, de ses écrivains et en particulier de ses philosophes et il ne dédaignait pas d'écrire des vers français (2).

La nourriture intellectuelle de Laurent Orczy (1718-1789) fut Boileau, Racine, Voltaire ; mais l'influence française se manifeste à un degré beaucoup plus élevé chez le comte Joseph Teleki (1738-1796) et le baron Jean Fekete. L'ouvrage en français du premier porte le tire : *Essai sur la faiblesse des Esprits forts* (3). Ce livre est surtout remarquable par la hardiesse du jeune Hongrois qui ose s'engager dans une polémique avec Voltaire et les Encyclopédistes. Quant au baron Fekete, ce fut le véritable épicurien de ce groupe par sa poésie légère et son ton badin ; mais il nous intéresse surtout comme correspondant de Voltaire (4). Une grande partie de ses œuvres poétiques intitulées : *Mes rapsodies ou Recueil de différents essais de vers et de prose du Comte de...* furent soumises à Voltaire dans les années 1766 à 1769. La lettre qui accompagnait ces poèmes est très intéressante et caractéristique du culte que l'on rendait en Hongrie au patriarche de Ferney, mais elle est beaucoup trop longue pour être citée ici. Nous nous contenterons seulement de quelques lignes :

« En vain l'envie et la superstition ont-elles fait siffler les

(1) Cf. Z. Baranyai, *A francia nyele és müveltség Magyarorszagón* (Budapest, 1920), p. 28.

(2) Cf. Arthur Weber, *Deux poèmes français d'Abraham Barcsai* (dans la *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, avril-sept. 1924, p. 196-198).

(3) Leyde, 1760 ; — 2e édit. Amsterdam, 1761, chez Michel Rey. Cf. I. Kont, *Etude sur l'influence de la littérature française en Hongrie* (Paris, 1902) ; — L. Racz, *Graf J. Teleki and Rousseau* (*Ungarische Rundschau*, 1913) ; — Z. Baranyai, *Une visite hongroise chez Rousseau à Montmorency* (dans la *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, juillet-déc. 1923, p. 188-194).

(4) Cf. Henri Tronchon, *Un Voltairien de Hongrie...* (Nouvelles Archives des Missions scientifiques, xxii-4, 1924).

serpents sur votre tête : vous avez su les écraser, Monsieur, et la haine des sots et des tartufes, en les couvrant de honte, a augmenté votre gloire.

« Le fruit de vos veilles et de vos travaux ainsi que votre patrimoine sont employés au secours de vos confrères, les humains ; la différence du culte ne les exclut pas de votre bienfaisance. Vous avez été le premier qui ayez osé dire aux hommes qu'ils étaient frères malgré quelques variétés dans leurs opinions et sur ce point comme dans bien d'autres, vous ajoutez l'exemple au précepte.

« Si jamais mes occupations et mon emploi me permettent de faire un voyage, je n'irai point admirer les belles ruines d'Italie, ni me remettre pour me décrasser entre les mains des friseurs, des tailleurs et des cordonniers de Paris. Je laisse les premiers aux Anglais, que j'estime malgré quelques bizarreries, et le second aux lourds Allemands qui ne rapportent jamais que des ridicules d'un pays qui a tant de bonnes choses, pour se les faire pardonner. Le but de mon voyage sera bien plus noble : j'irai voir ce sage que je respecte autant que je l'admire, ce favori des muses, ce philosophe aimable qui devrait être immortel comme ses ouvrages : c'est vous, enfin, Monsieur, que j'irai voir !

« C'est une témérité, sans doute, pour un Scythe d'avoir osé faire des vers dans une langue étrangère et n'en est-ce pas une plus grande encore d'oser les envoyer au roi des poètes français ? Vous avez toujours protégé, Monsieur, les jeunes gens qui grimpent le chemin raboteux du Parnasse. »

Enfin, en avouant qu'il n'a que vingt-six ans, il demande à Voltaire qu'il daigne lui exprimer son sentiment sur ces « niaiseries ». Au surplus il ne signe point sa lettre et « l'Inconnu » ajoute en post-scriptum que, plus tard, il lui enverra quelques essais de prose « pour participer à une action si digne de lui et de l'humanité, en soulageant selon ses facultés les Sirvens malheureux que le glaive de la superstition persécutait avec atrocité dans un siècle qui paraissait être assez éclairé pour les mettre à l'abri de ces coups ». Cette famille,

déclare-t-il, « eût langui sans doute dans la plus cruelle misère, sans vous, Monsieur, qui daignâtes lui accorder un asile et une protection assez puissante pour entraîner celle de quelques rois animés à cet effet par votre exemple. Daignez remettre aux Sirvens cette bagatelle de la part d'un particulier qui se croit trop heureux de pouvoir employer son superflu à secourir l'innocence persécutée ».

Voltaire, très sensible à ces éloges, répondit le 24 juin 1767 : « Celui qui a été assez heureux pour recevoir du noble inconnu un recueil de vers plein d'esprit et de grâce, présente sa respectueuse estime à l'auteur de tant de jolies choses. Il admire comment l'inconnu peut écrire si bien dans une langue étrangère. Il loue davantage encore la générosité de son cœur. On serait heureux de pouvoir jouir de la conversation d'un jeune homme d'un si rare mérite. On n'ose pas s'en flatter, on connaît quels sont les liens des devoirs et des plaisirs. Il n'appartient qu'aux souverains et aux belles de jouir du bonheur de le posséder. Quand il voudra se faire connaître, on lui gardera le secret. En attendant, on bénira le ciel d'avoir produit des Messala et des Catulle dans le pays où l'on prétend que s'établirent les compagnons d'Attila. »

Fekete continua d'envoyer ses vers, en les accompagnant de quelques fûts de vin de Tokay, « qui est, dit Voltaire, ce que j'aime le mieux après vos vers et votre prose ». Et Voltaire corrige, comme il l'avait fait jadis pour Frédéric II, quelques-unes de ses poésies (1), tout en priant le poète magyar de ne pas le combler de tant de bon vin : « Je reçois les vers avec le plus grand plaisir, mais je suis honteux de tant de vin. » Voltaire lui fait hommage de sa tragédie les *Scythes* en lui adressant les vers suivants :

> Un descendant des Huns veut voir mon drame scythe ;
> Ce Hun, plus qu'Attila rempli d'un vrai mérite,
> A fait des vers français qui ne sont pas communs.
> Puissiez-vous dans les miens en trouver quelques-uns
> Dont jamais au Parnasse, Apollon ne s'irrite !

(1) Lettre du 4 avril 1768.

Ceux qu'on rime à présent dans la Gaule maudite
Sont bien durs et bien importuns.
Il faut que désormais la France vous imite :
Nos rimeurs d'aujourd'hui sont devenus des Huns.

Plus tard Fekete adressera au « premier consul de la République » quatre pièces qui célèbrent sa gloire,

Car, même dans le chef d'une armée ennemie,
J'admire le grand homme aux yeux de l'Univers.

Napoléon n'était-il pas l'idole des écrivains et de tous ceux qui voulaient une Hongrie indépendante !

Joseph Péczeli (1750-1792) donna des traductions de *Zaïre*, de *Mérope*, de la *Henriade*, une des meilleures du XVIII^e^ siècle, dont l'heureuse influence se fit sentir très longtemps sur les poètes épiques. C'est lui également qui révéla à la Hongrie le génie de La Fontaine.

Tels sont les principaux représentants de l'École française, ceux qui, les premiers, furent les ouvriers conscients de la littérature nationale. Leur courage et leur tâche furent grands ; ils furent les hardis pionniers qui défrichèrent le désert et le rendirent habitable. C'est grâce à eux qu'il n'y eut plus d'arrêt dans la vie littéraire à partir de cette époque (1772) ; la flamme que la garde royale avait allumée à Vienne ne s'éteindra plus désormais. En Hongrie, la politique, si étroitement rattachée à la littérature, pourra entraver et retarder le développement du peuple, elle n'empêchera pas des écrivains originaux d'introduire une sève nouvelle dans leurs œuvres (1).

Pour compléter l'examen des influences françaises à la fin du XVIII^e^ siècle, il est nécessaire de mentionner succinctement quelques auteurs de la période dite révolutionnaire (2).

(1) Cf. Alexandre Eckhardt, *Les livres français d'une bibliothèque privée en Hongrie au XVIII^e^ siècle* (dans la *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, juillet-déc. 1923, p. 145-157).

(2) Cf. André Leval, *La Révolution française, Napoléon I^er^ et la Hongrie : essai de bibliographie* (1790-1822), Budapest, éd. de la Société Franklin, 1921, in-8, 67 p.

La littérature d'imitation va faire place à la littérature politique; car les yeux se tournent « vers cette ville regardée depuis longtemps comme la capitale du monde ». La Révolution française, semant ses idées dans le monde entier, agit puissamment sur les meilleurs esprits de la Hongrie. Joseph II lui-même fut élevé d'après les doctrines des philosophes français et il apprit d'eux à dédaigner les théories préconçues sur l'autorité royale. Ce roi fut le propagateur le plus zélé des idées révolutionnaires chez les Magyars. Le *Contrat social* lui avait enseigné que la fin de toute monarchie et de toute république doit être le bonheur des citoyens. Cependant, dans son activité fébrile, il avait réellement blessé le sentiment national surtout par deux de ses édits : d'abord en faisant transporter de Pozzsony (Bratislava, qui est aujourd'hui en Tchéco-Slovaquie) à Vienne, la Sainte Couronne, symbole de l'indépendance hongroise ; puis en prescrivant, dans toute la monarchie, l'usage de la langue allemande dans la vie publique. Alors commença une vive campagne contre Joseph II, Léopold II, puis contre l'autocrate François II, dont les règnes changèrent la Hongrie politique en un désert nouveau où la moindre tentative de tendance libérale était épiée, dénoncée et cruellement réprimée.

Des pamphlétaires, tels qu'Aloïs Batthyány, Martinovics, les chefs et les membres des Jacobins hongrois, ainsi que les écrivains de plus grande valeur; luttent avec acharnement contre la tyrannie, pour la liberté et l'indépendance, tout en s'inspirant des théoriciens français. La prédiction la plus menaçante qu'on fit alors fut celle de Jean Bacsányi (1) qui résonna comme le tocsin :

« Nations et pays ! Vous qui gémissez dans un hideux cachot et dans les chaînes affreuses de la servitude, vous qui

(1) Sur Bacsanyi, cf. Szinnyei Ferenc, *Bacsányi János* (1904) ; — Horanszky Lajos, *Bacsányi és kora* (1907) ; — I. Kont, *La première étude française sur la langue et la littérature hongroises*, dans les *Mélanges Emile Picot*, 1913, t. I, p. 471-489 (il s'agit d'articles parus dans le *Mercure étranger* de 1813 et qui, signés Charles de Bérony, sont de Bacsanyi).

n'avez pas, jusqu'ici, secoué le joug de fer qui vous tient enfermés comme dans un cercueil ! Et vous aussi, tourmenteurs jurés de vos fidèles paysans, dont le sang est réclamé par la nature, venez ! et si vous voulez voir le sort que l'avenir vous réserve, regardez avec attention du côté de Paris ! »

Au mois de juin 1792, lorsque la coalition s'apprêtait à envahir la France, le poète magyar reproche aux rois de faire de leurs sujets des bêtes sauvages et de vouloir opprimer la liberté :

« Chefs insurgés de peuples trompés ! c'est à cause de vous que coule tant de sang ; mais il arrivera un temps où l'on vous en demandera compte, où le Seigneur appréciera votre œuvre (1) ! »

Dans une autre poésie, écrite probablement après les premières victoires de l'armée française, les mêmes idées sont encore mieux développées et c'est là, surtout, que l'on voit que Bacsányi aime vraiment la France. Cette pièce, intitulée *Le Visionnaire*, ne fut publiée qu'en 1898 (2).

« Réjouis-toi, âme en tristesse ! Le monde se renouvellera avant que ce siècle ne finisse. Chante, mon luth ! Que tous ceux qui aiment leur nation et leur pays, tous ceux qui, sous le ciel changeant de la Hongrie, sont encore amis de la liberté, m'écoutent ! O vous, dont le cœur était noyé dans un chagrin éternel, voici que brille le gai soleil de vos espérances ; les rayons de la vérité se partagent et les autels néfastes de la superstition, où l'on a sacrifié pendant des siècles à l'idole atroce des ténèbres, tombent. Cette nation glorieuse (la France) s'est soulevée, elle sera la libératrice des deux mondes, son bras vaillant, délivré des chaînes, montre déjà ce que peut une nation — si elle le veut ! En faisant briller les droits éternels de l'humanité oppressée, elle jette dans la poussière les idoles et, en envoyant aux enfers nos ennemis communs, elle tend vers nous ses bras, pour nous embrasser. Que le

(1) Voy. L. Arany. *A magyar politikai költészetrœl* (La poésie politique hongroise) dans *Budapesti Szemle*, 1874.

(2) Par François Szinnyei, dans *Irodalomt*, K. 1898, p. 179.

trône de la morale s'élève ! peuples et pays, adorez-le ! Que la Raison, le Mérite, la Vérité, la Loi, l'Égalité et la sainte Liberté règnent ! Les assassins couronnés regardent avec horreur le sort qui les attend, eux qui, naguère, ont pu envoyer, par un geste ou par une parole, des centaines, des milliers d'hommes à la mort ! Eux qui ont pu voir tranquilles, la ruine des grandes villes, comme si c'étaient des fourmilières. Réjouis-toi, âme en détresse ! le monde se renouvellera avant que ce siècle ne finisse ! »

* * *

La littérature hongroise s'est décidément renouvelée sous l'impulsion des idées françaises ; tous les écrivains, même ceux que l'histoire littéraire range dans d'autres écoles, ont subi l'influence de la France ; tous en restent imprégnés, imbus. Le Ronsard hongrois, François Kazinczy (1759-1831), nous en fournit un exemple frappant. Ce qu'il goûte chez les Français, c'est le classicisme, la forme impeccable, la généralité philosophique qui caractérise dans leur littérature les sentiments et les passions, le caractère humain de leurs œuvres. Les *Maximes* de La Rochefoucauld, deux comédies de Molière — le *Médecin malgré lui* et le *Mariage forcé* — ainsi que les *Contes* de Marmontel furent admirablement traduits, surtout pour l'époque (1810), par Kazinczy. Or, comme poète, il se sentait attiré par l'école de Weimar ; il disait que les Français n'ont pas de poésie lyrique, car la langue française ne s'y prête pas. Cependant la génération, qui avait été élevée à l'École française, ne supporta pas d'entendre une telle déclaration et le comte Joseph Dessewffy (1772-1843) écrivit à Kazinczy (11 mars 1811): « Je ne crois pas que les Français réussissent seulement dans la poésie légère. Plus une langue est délicate, plus elle a de mérite d'avoir des écrivains comme Montaigne, Jean-Jacques, Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Patru, Montesquieu, Raynal, Crébillon aîné, Chénier, etc., etc., Je ne puis vous accorder que ceci : aucune langue n'est plus apte à la poésie légère que le

français, aucune n'offre plus de difficultés de versification dans la poésie sublime ! On ne doit pas juger les Français d'après les littérateurs de nos jours. Ce qui est étonnant chez eux, c'est qu'ils aient produit, en dépit de leur légèreté, des penseurs aussi forts que profonds. Je sais que certains écrivains allemands refusent la profondeur à une nation dans laquelle on trouve, aujourd'hui, des mathématiciens comme Lagrange, Laplace, Lambert, etc. L'opinion de M^me^ de Genlis sur les philosophes français n'a aucun poids. On ne peut pas nier que Voltaire ne reste partout Voltaire, comme Cicéron reste partout Cicéron. Quelle nation a porté, à un plus haut degré, l'esprit d'analyse, d'ordre, de clarté, de précision et, comme ils disent, de méthode, que la France ? Les Français sont profonds sans être creux, exacts et méthodiques sans être minutieux ou ennuyeux. Le génie du peuple hongrois est de beaucoup le plus proche de celui du français (1) ».

Vingt ans après, tous les écrivains hongrois partagent encore l'avis de Dessewffy. Les différentes écoles littéraires — Ecole française, Ecole classique et Ecole populaire — élargissent l'horizon intellectuel de la Hongrie. Les petits cercles, même ceux de Debreczen — « la Rome calviniste », — de Cassovie (Karsa), de Pozsony (Tchéco-Slovaquie), de Kolozsvár (Roumanie actuelle), sont tout à fait au courant de ce qui se publie à Paris. Leurs œuvres paraissent au milieu des guerres napoléoniennes ; tous étaient pénétrés des grands principes de la Révolution et souhaitaient ardemment l'écrasement complet de l'Autriche qui leur eût permis de reconquérir leur indépendance. Cette époque, dominée par des critiques littéraires et réformateurs de la langue tels que Kazinczy et Kölcscy, des poètes lyriques tels que A. Kisfaludy et Csokonai, finit par l'avènement de l'école romantique. Un monde nouveau, un idéal différent se révèle alors à la Hongrie, par l'intermédiaire de la littérature française.

(1) Voy. J. Ferenczy, *Grœf Dessewffy életrajza* (Vie du comte J. Dessewffy), 1897, pp. 112 et suiv.

La fondation du théâtre national de Pest, en 1837, est l'événement matériel qui manifeste une nouvelle direction : la littérature dramatique naît et se développe pendant soixante ans sous l'influence de la scène française. Le roman, qui se trouve peu à peu dignement représenté, s'inspire également des œuvres françaises. A l'Académie, fondée en 1830, on trouve largement de nombreuses traces françaises. La France, après avoir joué le rôle d'initiatrice, reste un guide sûr, une conseillère et une inspiratrice, même pour les poètes dont les œuvres sont comme l'expression de la vie magyare. Ils aiment la France puisqu'elle se trouve toujours au premier plan quand il s'agit de combattre pour les droits de l'homme, la justice et la liberté !

La Hongrie — malheureusement courbée sous le joug — embrasse, avec le plus grand enthousiasme, les idées de la Révolution française, et le génie français, malgré cette répression, ne cesse d'agir sur les meilleurs esprits qui, au commencement du XIX^e^ siècle, sont les représentants les plus éminents de la vie littéraire.

Ces débuts sont suivis d'une floraison extrêmement riche : la poésie lyrique atteint son apogée avec Vörösmarty, Petöfi et Arany ; la poésie dramatique est représentée par le fécond Szigligeti et le roman s'épanouit grâce à Jósika, Eötvös, Kemény et Jókai. C'est la période « romantique et nationale ».

Le mot « romantisme » n'a pas en Hongrie le même sens qu'en France ou en Allemagne, pour cette simple raison que sa littérature n'a pas d'âge classique. Le romantisme hongrois n'est pas une résurrection du moyen âge, qui n'a laissé en littérature et en art aucune trace bien profonde ; ce n'est pas non plus le sentimentalisme vague et les rêveries obscures des romantiques allemands : penchant fondamentalement opposé au caractère magyar, telle une plante exotique qui n'a jamais pu s'acclimater en Hongrie.

Le romantisme s'y caractérise, en poésie, par un effort pour puiser dans l'âme populaire comme à une source d'où doit jaillir toute vraie poésie. Il cherche aussi à revenir au

rythme national, à s'émanciper des maîtres anciens, comprenant qu'il lui sera ainsi plus facile d'agir sur le peuple. Le romantisme, en politique hongroise, signifie : reprise de la lutte pour les idées de la Révolution française ; il veut faire renoncer le pays à son état féodal, afin que la noblesse s'accoutume au travail et que le règne de l'égalité commence.

Dans aucun pays, peut-être, on ne rendit à Victor Hugo, à Alexandre Dumas, à Béranger, à Lamartine, à Balzac et à George Sand un culte pareil à celui dont ils furent l'objet à cette époque en Hongrie. La jeunesse ne lisait que les livres ou les journaux venus de Paris ; tout ce qui était allemand était banni ! L'aversion de Petöfi pour Gœthe est bien connue... il ne voulut pas aller à l'école « d'un serviteur des princes », fût-il le plus grand génie !

Jókai, dans ses notes biographiques et dans ses romans, décrit à maintes reprises cette « fièvre française » et nous montre que tous ceux qui, vers 1840, entraient dans la carrière littéraire ne juraient que par les Français.

La tribune publique — la plus éloquente, selon Sayous, après celle de France, — retentit des mêmes revendications que celles de la Constituante et de l'Assemblée législative ; Kossuth en devint le Mirabeau et son *Pesti Hirlap* (journal de Pest), le premier journal hongrois de grande envergure, imita les journaux parisiens jusque dans leurs moindres détails. Le groupe politique des Doctrinaires, dont les chefs étaient Csengery, Eötvós, Kemény, Szalay et Trefort, demandait la centralisation et un ministère responsable ; ils unissaient la science à la politique et considéraient comme leurs maîtres : Guizot, Royer-Collard, Camille Jordan, de Serre et tous les libéraux de France. Les discussions qui éclataient à la Chambre française étaient commentées dans les journaux et à la Diète. De même aussi, les œuvres de Thiers, de Mignet et d'Augustin Thierry servirent de modèles aux premiers historiens magyars.

La Hongrie, en 1848, se croyait déjà libre, lorsqu'éclata la Révolution de février, qui retarda de dix-huit ans la réalisa-

tion de ses espérances ; mais le charme exercé par la France ne cessa point pour cela. De nombreux magnats, que l'âge empêche de quitter le pays, envoient leurs enfants dans les pays de langue française pour qu'ils échappent à l'influence autrichienne. C'est alors que s'établissent les premières relations entre les écrivains français et magyars ; c'est alors que l'on commence à s'occuper, en France, de ce pays et à renouer une tradition qui remonte à Louis XIV.

Les écrivains qui sont restés en Hongrie n'osent pas parler bien haut. La scène n'est plus une tribune ouverte ; la censure défend les sujets historiques puisqu'on croit voir partout des allusions politiques. Alors les écrivains observent les travers de la société et amusent le public avec des sujets anodins : Victor Hugo cède la place à Scribe et ainsi de suite. D'habiles traducteurs font passer en hongrois les chefs-d'œuvre de la poésie lyrique française de la première moitié du XIX^e^ siècle. Leur langue n'est plus saccadée ; on ne sent plus, en lisant ces auteurs, l'effort de l'écrivain luttant contre la pauvreté d'un idiome rebelle. Ils se servent d'un rythme harmonieux, leur langue est riche et colorée, bref ils se montrent dignes de leurs modèles.

Lorsque le dualisme (1867) apporte enfin la liberté, l'indépendance et que les émigrés rentrent, l'influence française ne diminue pas. Elle est tout aussi profonde, mais se manifeste d'une manière plus discrète. La politique impose une certaine réserve : les sympathies deviennent moins bruyantes ; mais un coup d'œil jeté sur le théâtre, le roman, la critique littéraire et le mouvement artistique, si accentué dans ces dernières années, suffit à prouver que le génie français règne toujours au bord du Danube.

La première traduction du *Cid*, due au comte Adám Teleki, parut à Kolozsvár (act. Roumanie) en 1773. La première troupe régulière, constituée en 1792, se composait presque entièrement de jeunes nobles sortis des écoles protestantes ou de chez les Jésuites. Les sympathies pour la France causent des embarras au gouvernement autrichien

lorsqu'on apprend que les habitants fraternisent avec les prisonniers français. La troupe aussi s'appelle « République » ; on porte même le bonnet phrygien et, sur les boutons des vêtements, cette inscription : Liberté, Égalité. En 1794, on joue *Brutus* et *Tancrède*, de Voltaire.

Le premier grand auteur dramatique hongrois est Charles Kisfaludy (1788-1830), frère d'Alexandre (1) : il donne des pièces patriotiques. Dans sa meilleure tragédie, *Irène*, il a sous les yeux *Zaïre* ; la deuxième scène du troisième acte rappelle la pièce de Voltaire. Dans la langue et dans la composition de la plupart des œuvres magyares de l'époque, la tragédie française a laissé de nombreuses traces.

Un autre poète dramatique Joseph Katona (1792-1830) écrit la première et peut-être la meilleure tragédie hongroise : *Bánk ban*. Le sujet en est national : il montre le conflit qui divise la noblesse magyare et les étrangers attirés à la cour d'André II (1205-1235) par Gertrude, princesse de Méran. Ses caractères sont dignes de Corneille ; nous y voyons une conception tragique comme le théâtre hongrois n'en a jamais vu et n'en verra peut-être jamais (2).

La mort de ces deux écrivains coïncide avec la Révolution de juillet et le triomphe du romantisme en France. Toute une phalange de jeunes écrivains, sur lesquels les pièces et les préfaces de Victor Hugo ont produit une impression très grande, prêchent le nouvel Evangile. Depuis cette époque, l'influence du théâtre français reste dominante, elle l'emporte et se maintient jusqu'à nos jours. La littérature dramatique hongroise dans ses dix dernières années passe par toutes les phases du développement de la scène française depuis le romantisme jusqu'au réalisme.

(1) Voir plus haut page 48.

(2) M. Gombócz a démontré, dans le *Budapesti Szembe*, de sept. 1899, que Katona, en composant cette pièce, eut sous les yeux la traduction d'une nouvelle française intitulée : « Berthold, prince de Moravie », parue dans le *Décameron français* d'Ussieux, tome I, p. 103-168 (1775). D'Ussieux a rédigé sa nouvelle d'après le récit de Bonfini.

L'année 1836 voit paraître la traduction, par le baron Joseph Eötvös, d'*Angelo*, de Victor Hugo. En tête du livre, l'auteur met une préface que l'on ne peut nier avoir été inspirée par celle de *Cromwell*. Elle produisit, en Hongrie, les mêmes effets que la première avait produits en France. Ce qui augmente encore la valeur de cette publication, c'est que son auteur appartient à cette classe privilégiée qui a proclamé à la Diète de 1832 « qu'elle aimerait mieux se baigner dans le Nil au milieu des crocodiles affamés que de céder un pouce de ses anciennes prérogatives. » Pourtant, Eötvös gardait une profonde gratitude à la France et aux libéraux de la monarchie de juillet, ses premiers maîtres. Sa préface montre une connaissance profonde du courant littéraire français.

« La littérature du siècle de Louis XIV, dit-il, n'était l'apanage que d'une caste ; elle ne pouvait prendre de racines bien profondes dans le peuple. L'Académie et le théâtre avaient, pour ainsi dire, confisqué tous les droits. La littérature ressemblait à ces arbres de Noël auxquels on attache des surprises pour les enfants et non pas au chêne vigoureux à l'ombre duquel l'homme cherche le repos. L'ancienne indépendance était abhorrée ; chaque mot avait besoin d'un passeport délivré par le dictionnaire de l'Académie. »

« Avec la mort de Voltaire, continue-t-il, tout ce qu'il y avait de grand dans le classicisme est descendu au tombeau. Il en était de la littérature classique, alors même qu'on la montrait sur le trône, comme du cadavre de Soliman, qui fut jadis exposé aux regards des soldats, lors du siège de Szigetvár (1), pour les empêcher d'élire un autre roi. »

Le changement profond que le romantisme français fait subir au théâtre hongrois se manifeste d'abord dans les pièces de Michel Vörösmarty (1800-1855). Depuis un magnifique début — *la fuite de Zalán* (Zalán futása, 1825), épopée qui chante la conquête du pays par Arpád, — jusqu'à l'arrivée

(1) En 1566, le sultan étant mort pendant le siège, ses vizirs mirent son cadavre sur un cheval pour faire croire aux soldats que leur chef était toujours vivant.

de Petöfi, il est le roi du Parnasse qu'il domine. Son « *Appel* » Szózat est devenu le chant national.

Tous les écrivains dramatiques de cette époque étaient des disciples des romantiques français. Le souffle de pitié universelle, qui entraîne les esprits en France, inspire également les poètes : ils demandent la protection des faibles et des opprimés ; ils peignent le serf magyar dont le sort était déplorable avant 1848. L'impulsion française apparaît aussi bien dans la peinture des caractères féminins, presque complètement négligés avant les romantiques, que dans celle des hommes, où domine l'influence de Victor Hugo et de Dumas. Ces deux principaux modèles ont fourni à la scène hongroise beaucoup plus que des caractères et des passions : ils ont aidé à enrichir la langue, à forger les expressions et les nuances qui leur permettront de rivaliser avec leurs maîtres. Si nous ajoutons l'ironie fine et spirituelle, la tendance à nuancer la pensée par des expressions bien choisies, la grâce, la légèreté, en même temps une force, une énergie issues du romantisme français en Hongrie et jusqu'alors inconnues, nous aurons mis en relief, sur le théâtre, son immense impulsion.

Les plus grands romanciers hongrois : Jósika, Eötvös, Kemény, Jókai, Mikszáth ne peuvent pas rester à l'écart de l'influence française, ni se dispenser d'étudier la littérature française. Car, pendant la réaction, c'est la littérature qui reste la seule consolation du pays et c'est dans leurs œuvres qu'on puise la force de résister à cette oppression systématique. Chaque écrivain est un soldat d'une seule armée qui combat pour la même cause et, quelles que soient leurs divergences de pensée, une seule et même idée les domine : le relèvement du pays et son affranchissement du joug autrichien. On ne lit et on n'imite que les œuvres françaises. Les romans et les nouvelles d'origine ou d'inspiration française forment le lien qui rattache étroitement la Hongrie littéraire à la France. La Calprenède, M^lle^ de Scudéry et leurs imitateurs, Marmontel, et Voltaire furent goûtés ; Rousseau aussi n'était pas inconnu. Avec le roman historique de Hugo et de Dumas, on étudie

le roman social de Balzac, George Sand et ses généreuses utopies, Eugène Sue et les romanciers du second Empire.

Cette étude sur la persistance de l'influence française en Hongrie n'indique pas autre chose que la contribution apportée par la France à la civilisation et à l'intelligence humaine ; mais elle témoigne aussi de la merveilleuse intuition hongroise qui sut comprendre toutes ces nobles idées et qui jamais n'épargna aucun effort pour assurer et réaliser leur succès sur la terre de la patrie.

* * *

Quelle fut la part de l'influence française dans les œuvres de Petöfi ? Il doit beaucoup à Eugène Sue, au romancier comtois Charles de Bernard, qui fut l'ami de Balzac, et surtout à Victor Hugo et à Béranger. Mais en vérité nous ne trouvons nulle part chez lui trace d'imitation. Il se montre affranchi de tout modèle et complètement original ; mais l'approche de la Révolution lui fait abandonner ses premiers sujets ; le culte qu'il voue à la France le rend éminemment national ; en s'inspirant uniquement des idées françaises, il combat pour les buts humanitaires et se fait l'interprète des revendications du peuple. Le poète se fait l'apôtre de cette direction française qui va de Lamartine à Hugo (1), de Dumas à Béranger (2), et qui réunit en elle tout ce qui est beau comme idées, hardi dans l'exécution, tout ce qui captive les sentiments, réchauffe le cœur, élève l'âme. L'enthousiasme, la forte conviction et les rêves glorieux des écrivains français l'entraînent aux plus nobles visions. Sa chambre était littéralement tapissée de gravures *précieuses* qu'il faisait venir de Paris et qui représentaient les hommes de la Révolution de

(1) Dans sa mansarde, on voyait le portrait de Victor Hugo à côté de celui de Vörösmarty, le grand poète national.

(2) Au-dessus de son lit pendait la photographie de Béranger. Il disait, de lui, avec un enthousiasme exagéré : c'est mon dieu.

1789 : Danton, Robespierre, Saint-Just (1), Marat, Mme Roland (2). Il s'entretenait avec eux, tous les jours, aspirant après la liberté, regardant vers la France, puisque c'est de là qu'il attendait l'aurore d'un temps nouveau.

Petöfi sentait une grande affinité entre Béranger et lui-même. En 1847, voulant visiter l'étranger, il écrit à son ami Kérenyi : « J'ai l'intention de voyager pendant les derniers mois de mon célibat. J'irai voir la mer que je désire tant connaître, car c'est la parente de mon âme : elle est profonde et orageuse. Je verrai le pays de Shakespeare, de Shelley et de Byron, la ténébreuse Angleterre, la patrie de Béranger, la splendide France et Béranger lui-même, le nouveau Messie du monde, le grand apôtre de la liberté. Le grondement du canon de la Révolution de juillet était l'écho des chansons de Béranger. Que tout le monde mentionne son nom sacré avec révérence ! Il est le premier poète du monde. »

On peut juger, par ces lignes, de la qualité de l'enthousiasme de notre poète. Sans réserve comme sans critique, il était enchanté de Béranger ; et ce faisant il partageait l'opinion des contemporains du chansonnier. Quand Petöfi pensait au succès admirable de la Révolution de juillet, par association d'idées, Béranger apparaît devant lui ; son nom et ses chansons avaient été liés aux préparatifs et au succès de cette manifestation. Les grands événements, l'émotion de la lutte, l'enivrement de la gloire donnent, en effet, aux poèmes de Béranger une portée historique, il semble que la liberté pénètre pour quelque temps dans sa lyre.

Petöfi n'a pas admiré la poésie de Béranger autant que sa carrière et que son influence comme poète national. Il enviait son rôle brillant dont il rêvait lui aussi ; il aurait aimé marcher devant son peuple, comme une colonne brillante de grandes

(1) Sur le livre de Saint-Just (*Esprit de la Révolution et de la constitution de France*, Paris, 1791), qu'il considère comme son livre le plus précieux, il écrivit : « Le trésor de Petöfi Sándor. »

(2) On connaît ses dernières paroles sur l'échafaud : « O liberté ! que de crimes on commet en ton nom ! »

idées, et le conduire à la gloire. L'attitude de Béranger avant la Révolution de juillet séduit Petöfi. Béranger est devenu populaire, comme apôtre de la paix, dès 1813, du vivant de Napoléon, puis il a créé la légende de la gloire du grand empereur née de la démocratie riche de gloire. En même temps, il renonce à sa position obtenue pendant la Restauration, et par la raillerie, par la satire, avec cynisme, d'un ton enthousiasmé et menaçant, il dénonce l'impuissance et la corruption du régime. Il est emprisonné deux fois, mais enfin il semble conduire tous les amis de la liberté à la lutte glorieuse.

Tel fut l'idéal de Petöfi. Pouvait-il être aussi celui de sa nation ? Petöfi a emprunté à Béranger la mode du refrain, mais ce n'est pas un des traits caractéristiques du chansonnier hongrois. Du moins la poésie de Petöfi se fonde, comme celle de Béranger, sur la poésie populaire de son pays. La poésie populaire n'était avant Béranger qu'un air de la rue, souvent léger, frivole, satirique, avec le refrain comme qualité essentielle ; Panard, Gouffé, Collé, et surtout Désaugiers l'avaient cultivée avec succès et toute la sympathie française l'avait accueillie. Béranger, au contraire, introduisit la chanson dans la poésie cultivée, lui donna une plus grande souplesse sous les formes de monologues, dialogues, poésie dramatique, et toujours avec refrain. C'est là qu'il mit l'idée principale en l'exprimant sous une forme condensée et en lui donnant le décor et la lumière nécessaires. Ainsi Béranger travaille plutôt qu'il n'est inspiré et il devient lourd et trop concis.

Son optimisme, son épicurisme, sa vie insouciante, son amour du vin, de l'amitié, tous ces traits se retrouvent chez Petöfi, mais son impression la plus profonde se manifeste comme poète politique. Là, les traits communs sautent aux yeux : haine de la royauté comme représentant la tyrannie ; mépris des classes conservatrices sur lesquelles il dirige les plus dures railleries, amour des opprimés (en France la bourgeoisie, en Hongrie le peuple), aspiration vers la république, seul moyen d'arriver à la liberté ; glorification des luttes issues de l'affranchissement pour exciter les passions ; extinc-

tion définitive de la vénération traditionnelle envers les rois, conviction enfin que Dieu viendra présider le dernier jugement où les tyrans seront enfin écrasés par les héros de la liberté.

D'après ces idées, il va de soi qu'on ne peut dire que Petöfi ait imité entièrement Béranger. L'enthousiasme qui accrocha sa lyre à l'histoire et à la nation hongroise, l'héritage trois fois séculaire de la poésie politique lui donnèrent un tout autre caractère.

La muse de Béranger est la bourgeoisie parisienne ; celle de Petöfi, c'est le peuple hongrois : alors, il n'imite pas, il crée. Béranger est patient, conciliant, vieillissant ; la France possédait depuis longtemps les idées qu'il exprimait sous des formes attendues et à l'époque favorable. Il n'était pas le guide de l'opinion publique, mais il en était le serviteur ; il n'en était pas l'inspirateur mais l'inspiré, et sa popularité se fondait sur ce fait qu'il mettait dans la bouche du peuple ce sifflet qu'il avait reçu de lui mais en l'accordant avec un son toujours plus aigu. Petöfi, au contraire, comme un de nos grands initiateurs, a préparé le mouvement national, frayé le chemin aux idées politiques et il en a été à plusieurs reprises le martyr. Ses idées furent ses convictions ; il les aurait proclamées même si elles eussent été prématurées ; il aimait aussi la popularité, mais infiniment plus ses principes pour lesquels il pouvait renoncer à tout. Le ton de Petöfi diffère d'ailleurs de celui de Béranger : il est sublime et d'une admirable sérénité ; son imagination est forte, pleine de verve et de fougue, capable d'embrasser tout un monde, tous les degrés et toutes les nuances des sentiments. Béranger est calme, réfléchi, presque monotone, il se répète souvent, tandis que Petöfi est varié, inépuisable. Béranger est au-dessous des événements glorieux qu'il chante ; la flamme, le républicanisme ardent, la force de l'imagination et des passions rendent Petöfi digne de ces événements. Où est, dans Béranger, l'amour de la nature qui anime Petöfi, son culte de la famille, son amour filial, son profond sentiment

moral et religieux, l'enthousiasme amoureux qui glorifie la femme, l'épouse adorée ? Où sont les délices, la fureur, l'exaltation de la République, de la Liberté, de l'Égalité mondiales qui ne connaissent ni doutes, ni conditions ? Petöfi n'a pas chanté, mais il a documenté ses vers :

DEBOUT, HONGROIS !

Misérable est celui qui n'ose
Maintenant mourir, — s'il le faut,
Pour qui sa vie, — un chiffon ! — pèse
Plus que l'honneur de la patrie !

Par le nom du Dieu des Hongrois
Nous jurons,
Nous jurons
Que nous ne serons plus esclaves ! (1)

On retrouve la même ardeur dans son *Chant de guerre :*

S'il faut mourir, eh bien ! soit ! mourons tous !...
En avant ! (2)

Si l'on cherche, en fin de compte, quelle est la différence essentielle qui sépare les deux poètes, on constate qu'un seul d'entre eux est mort pour des idées qui étaient entrées au plus profond de son esprit et de son cœur.

(1) Refrain qui se répète à la fin des six strophes dont se compose ce poème.

(2) Ch.-L. Chassin. *Le Poète de la Révolution hongroise*, Paris, 1860.

CHAPITRE IV

Petöfi, poète de la Hongrie et poète de l'Humanité. — Les chants populaires et l'inspiration patriotique. — Le poète de l'Amour et le sentiment de la nature. — Les œuvres épiques. — Les drames. — Romans et nouvelles. — La forme chez Petöfi.

La poésie de Petöfi s'est développée dans la riche végétation poétique de l'Europe contemporaine, mais elle garde le caractère magyar, son individualité, sa nationalité.

La langue, le ton, le style et le sujet sont tout autres que ne le sont ceux de ses prédécesseurs et de ses contemporains. La vivacité, la fraîcheur, la simplicité sont en relief dans ses ouvrages. Il est l'apôtre de la poésie populaire, qui donne un nouvel essor à la littérature hongroise dont il fait ressortir et dont il condense la beauté et les traits caractéristiques (1). Petöfi se plaît à enfermer les sentiments les plus délicats dans de petites scènes tendres ; c'est ainsi qu'il donne une peinture de choix. Dans ses chansons, même les plus courtes, et n'y eût-il que quatre lignes, il y a une action, un récit. En voici un exemple : le jouvenceau monte sur son cheval, court à sa bien-aimée « rose », arrive et est heureux. Que de vie et de mouvement dans si peu de lignes ! Ses personnages vivent, ils sont là, nous les voyons... : ce sont des pâtres, des « csikós » (pâtres et dompteurs de chevaux), des mendiants, des « betyárs », c'est-à-dire des bandits de la forêt qui sont

(1) Sur la chanson populaire hongroise, cf. les articles de Mme Dora d'Istria et de Sayous dans la *Revue des Deux Mondes* des 1er août 1870 et 15 août 1872, les ouvrages de J. de Méthy (*Ballades et chansons populaires de la Hongrie*, 1892, in-12 de 172 p.) et de M. Klimo (*Contes et Légendes de Hongrie*, Paris, 1898, in-12 de 308 p.) et l'étude d'I. Kont dans la *Revue de Hongrie* du 15 novembre 1923.

cousins germains des bandits espagnols ou italiens, mais qui se distinguent par une certaine générosité dans le vol et de la noblesse dans le meurtre. Types empruntés au romantisme qui les peignait généreux, fougueux, courageux, protégeant les pauvres, pressurant les mauvais riches. On trouve dans le noble bandit tous les éléments qui font la poésie romantique : le mysticisme, le contraste entre une âme généreuse et le crime commis. La légende a placé dans une sorte de lumière et de poésie les aventures courageuses de quelques-uns de ces hardis brigands. L'un d'entre eux, n'ayant rencontré aucune voiture égarée, dépouille une vieille femme : son compagnon d'armes, voyant ce crime, lui crache au visage et lui brûle la cervelle. Dans un autre poème, *Rencontre dans la puszta* (1), Petöfi personnifie le roi des bandits comme un parfait chevalier. Il s'élance sur une berline et braque son pistolet ; mais n'apercevant, dans la voiture, qu'une dame fort belle, il laisse son arme et ne sollicite qu'un baiser. Voyant que la dame rougit, de colère ou de honte, il demande pardon et oubli pour la frayeur qu'il lui a causée et s'enfuit.

La poésie de Petöfi est variée et non monotone. Il donne l'image fidèle du « pauvre garçon » misérable de la forêt, de celui qui est tourmenté dans sa conscience, parce qu'il ne peut retourner chez ses parents, rentrer dans la vie honnête : « Ma mère est morte, notre petite maison s'est écroulée et la potence est dressée pour moi, » gémit-il dans sa détresse.

A sa composition, à ses figures, à son milieu populaire, son style s'adapte avec toute sa simplicité. Mais il n'est jamais embarrassé pour exprimer les pensées les plus compliquées. Voici une définition de la gloire :

> Qu'est-ce donc que la gloire ? Un brillant arc-en-ciel,
> Un rayon de soleil qui se rompt dans les larmes !

Ailleurs c'est la poésie charmante de la nature et de l'amour, comme dans telle ou telle chanson populaire :

(1) Steppe.

On ne peut défendre à la fleur
De s'épanouir au printemps :
La fille est le printemps ; l'amour,
La fleur qu'il fait épanouir.

Oh ! si les roses de tes joues
Fleurissaient sous d'autres baisers,
J'errerais par le monde, — ou bien
Je me donnerais à la mort.
.....

Oh ! l'amour, oh ! l'amour, l'amour !
L'amour est une fosse obscure ;
J'y suis tombé, je suis dedans
Et je ne vois ni n'entends plus !

Berger du troupeau paternel
Je reste sourd à sa clochette ;
S'il s'égare dans les blés verts,
Il est trop tard quand je le vois.
.....

Il pleut, il pleut, il pleut des baisers !
Et au milieu de cette pluie, quels éclairs !
Ce sont tes yeux, ma bien-aimée
Qui étincellent dans l'ombre.

Pluie, éclairs, ce n'est pas tout ;
Voici l'orage qui éclate,
Voici le tonnerre qui gronde...
Adieu, il faut se sauver, ma colombe, j'entends la voix de
..... [ton père.

— Pâtre, pauvre pâtre, plein d'argent ce gros porte-monnaie ! J'achète ta pauvreté, donne-moi comme supplément ta bien-aimée.
— Même si cet argent n'était que des arrhes, même si tu me donnais dix fois plus de pourboire et le monde entier par-dessus le marché, je ne te donnerais pas ma bien-aimée.

On est surpris par la grande richesse des expressions populaires, par la tournure et l'emploi des proverbes, des interjections. La syntaxe même est souple, leste, alerte : il approfondit l'adjectif, répète le substantif. Le cercle où il puise ses métaphores, ses comparaisons coïncide avec la poésie du peuple : l'étoile, l'oiseau (surtout la colombe), la fleur (la rose au premier plan), en sont les éléments favoris. Dans

ses chansons, il applique, avec une variation prodigieuse, un renouvellement perpétuel et la plus savoureuse fraîcheur, les expressions qu'on pourrait croire usées, déjà vieillies.

Un de ses poèmes les plus exquis est : *Fin de septembre.*

Ce n'est pas un poème populaire, au sens propre du mot, mais c'en est un par la composition. C'est un chef-d'œuvre et, malgré cela, nous y trouvons des éléments de la chanson populaire hongroise élevés dans la plus haute sphère céleste et poétique. Le poème, adressé à sa jeune épouse, témoigne d'un cœur débordant de joie, de bonheur et d'espérance, mais que déjà torturent les pressentiments obscurs et la jalousie d'outre-tombe. Il termine ainsi :

Si tu jetais un jour le voile de ton deuil (1),
Viens l'attacher au moins sur la croix de ma tombe ;

Du voile abandonné je panserais les plaies
Du cœur qui t'aime tant et t'aimera toujours !

Le tableau que nous présente le poème « *Scène de scárda* » (2) se déroule dans une humble auberge ; mais il est ennobli par l'amour filial et doit sa grande valeur à sa simplicité. Il est nuit. Les jeunes gens poussent des cris de joie et chantent à faire trembler les vitres. « Hôtesse, donne-nous ton meilleur vin, qu'il soit vieux comme mon aïeul, plein de feu comme ma chérie ! Descends « czigány » (3), joue ta plus belle chanson, qu'en dansant, je perde mon âme et mon argent. » Mais voici que tout à coup on frappe à la vitre : « Ne faites donc pas tant de vacarme ! mon maître veut dormir ! — Que le diable emporte ton maître et qu'il te traîne en enfer avec lui. Joue, czigány, dussé-je donner jusqu'à ma chemise ! » Cependant, on revient, l'on frappe encore : « Chantez plus bas, je vous en prie : ma mère, ma pauvre mère est malade. » Personne ne

(1) Traduit par Arpad de Dessewffy. *Revue de Hongrie*, 15 mai 1909.
(2) Une csarda est une auberge villageoise, une métairie des steppes.
(3) Musicien vagabond.

répond à l'enfant ; mais on finit son verre, on fait signe au czigány de s'arrêter aussitôt et les gars rentrent chez eux.

La devise de Petöfi, comme poète de la liberté, c'est : le peuple est ma religion, le peuple est mon dieu ! Ce n'est pas une simple phrase, vide et creuse, comme chez tant d'autres, mais une conviction sacrée, imprégnée du plus fervent patriotisme. D'abord il est enthousiasmé par l'affranchissement des serfs et par l'idée d'une lutte acharnée contre l'absolutisme autrichien. Il savait que, si les réformes populaires ne se réalisaient pas, c'était par l'indolence des grands seigneurs qui vivaient isolés dans leurs somptueux châteaux au milieu de leurs terres vastes comme des royaumes, méprisant la petite noblesse autant que la plèbe et le cœur fermé à tout sentiment patriotique. Il savait que, parmi ces hommes sans conscience, Metternich choisissait ses plus intimes et plus fidèles agents, les plus habiles trompeurs de l'Europe, et que nombre d'entre eux, oublieux de leur pays jusqu'à mépriser sa langue, erraient par le monde, dépensant en débauches le travail de leurs serfs. C'est contre eux qu'il publia ces vers menaçants :

Pour les Hongrois à l'étranger (1),
Ulcères au corps du pays,
On verse ici des pleurs de sang :
Vous allez verser le Champagne !

Vous ne revenez parmi nous
Que quand votre bourse est à sec,
Pour mendier à la patrie,
Qui, grâce à vous, est mendiante.

Mais comme vous vous exilez
De votre malheureux pays,
La tombe exilera vos os,
Le ciel exilera vos âmes !

Le poète n'a pas une confiance absolue, même dans les illustres chefs du parti libéral contemporain. Il leur rappelle

(1) Ch.-L. Chassin, *Le poète de la Révolution hongroise*, Paris, 1860.

sans cesse qu'ils ne sont rien, que le peuple est tout et qu'il importe de hâter la libération complète de ceux qui n'ont encore aucun droit.

LE PEUPLE (1)

D'une main tenant la charrue
Et le sabre de l'autre main,
Ainsi l'on voit le pauvre peuple ;
Versant durant toute sa vie
Tantôt sang, et tantôt sueur.

Et pourquoi verse-t-il son sang,
Sabre en main, contre l'ennemi ?
Pour la Patrie ?... En vérité ?
Sans droit il n'est pas de patrie
Et le peuple n'a pas de droits !

Lui, le poète plébéien, qui ne célèbre jamais la gloire personnelle, il écrit en l'honneur des vainqueurs anonymes, les simples soldats, une de ses chansons les plus remarquables.

HONOREZ LES SIMPLES SOLDATS

Je suis officier. Les soldats
Devant moi présentent les armes,
O ! cet honneur me fait rougir.
Songeant qu'il n'est pas mérité.
A nous plutôt de saluer,
Les soldats valent mieux que nous.

Honorez les simples soldats
Car ils sont plus grands que leurs chefs (2)

A ceux qui, mutilés, reviennent,
Un bâton de mendicité !
Quant à ceux qui meurent, l'oubli
Emporte jusques à leurs noms...
Pourtant ils affrontaient en braves
Le feu, les sabres ennemis !...

Honorez les simples soldats,
Car ils sont plus grands que leurs chefs (3).

(1) Ch.-L. Chassin, *Le poète de la Révolution hongroise*, Paris, 1860.
(2) Refrain qui se répète à la fin de chaque strophe.
(3) Ch.-L.Chassin, *Le poète de la Révolution hongroise*, Paris, 1860.

A côté de ce noble idéal, sous l'influence des lectures françaises, c'est la République qui l'emporte. Son exaltation sans limite est unique dans la littérature mondiale. La liberté est à ses yeux l'universelle panacée, car elle guérit tout. Selon ses principes, la liberté n'est pas la religion du poète et l'intérêt individuel ne vaut pas le devoir humain. Par son imagination mythologique, il aperçoit la lutte de la liberté jusque dans les phénomènes de la nature. Ainsi le printemps symbolise la liberté combattant contre la tyrannie de l'hiver, etc. Il augmente, il gradue son amour de la patrie suivant qu'elle est plus malheureuse et moins libre ; il est le premier qui ait, pour ainsi parler, tâté le pouls de l'histoire mondiale. Dans le poème intitulé le *Quinze Mars*, il glorifie la liberté de la presse et la suppression de la censure, l'égalité devant la loi, l'égalité civile et religieuse, les charges publiques également supportées par tous, l'abolition de tous les liens féodaux entre seigneurs et paysans, le serment à la constitution imposé à tout militaire ; il demande que les soldats hongrois n'aillent plus à l'étranger et que les régiments étrangers quittent la Hongrie ; il voudrait la mise en liberté des détenus politiques. Douze articles ont été présentés à la municipalité et au général commandant de la garnison autrichienne par la jeunesse révolutionnaire hongroise. Lederer venait d'être instruit des événements de Vienne et n'osait pas engager une lutte sanglante avec le peuple. Alors, le 15 mars 1848, Petöfi lut solennellement les douze articles et il récita sur la terrasse du Musée national un poème qui se terminait ainsi :

Un jour de semblable victoire
Récompense ma vie entière.
Pour celle de Napoléon
Je n'échangerais pas ma gloire.

Après avoir parlé de la facilité avec laquelle Petöfi écrit, comme en un tour de main et avec grâce, tant de petits vers acrobatiques, après avoir cité quelques-uns de ses poèmes au patriotisme sublime, il convient d'analyser notre poète

comme *poète de l'amour*. Son âme était créée pour l'amour et pour la liberté ; nature passionnée, pleine de fougue, de susceptibilité et d'enthousiasme, il se donnait tout entier au sentiment des sentiments : à l'amour. Il lui suffit d'un regard jeté sur une belle jeune fille pour enflammer son âme et idéaliser son sujet ! Sa poésie d'amour n'a pas de grandes figures féminines : c'est sa femme qui est sa Marguerite, sa Juliette Capulet, son Ophélie. Comme nous venons de le dire, une de ses plus grandes innovations, on pourrait dire sa plus grande découverte, c'est la poésie conjugale. Les poètes ont souvent chanté leurs maîtresses, plus rarement leurs femmes. Petöfi mettait son épouse, Julia Szendrei, au milieu de son ardente atmosphère lyrique. Il ne partage pas les sentiments de Schiller :

Mit dem Gürtel, mit dem Schleier
Reisst der holde Wahn entzwei.

Au contraire, il chante ce bonheur avec une gaîté presque candide et il déploie pour le peindre toutes les ressources d'une poésie éthérée. Un recueil est intitulé : *Journées de Bonheur conjugal* (1) ; les pièces qui le composent sont datées de l'année même de sa mort.

« Me voici roi, dit-il, depuis que je suis marié. Assis sur mon trône, je donne audience à mes sujets, je rends la justice et punis les coupables. Approchez tous. Qui es-tu, la belle fille ? Ah ! c'est toi que j'ai si souvent poursuivie naguère, et qui m'échappais toujours ! Tu t'appelles la joie. Je te tiens maintenant, tu ne m'échapperas plus. Je te prends à mon service comme jardinière ; chaque jour, avec tes doigts de fée, tu me cueilleras de belles fleurs odorantes. Et toi ? Tu es le souci du foyer ; je n'ai pas le temps d'écouter tes radotages, et je saurai bien te fermer la bouche, si tu n'as que de prosaïques histoires à raconter. Et toi là-bas, sombre compagnon ? Va, je te reconnais bien ; que de fois, ô noir

(1) Saint-René Taillandier, *La poésie hongroise au XIX^e siècle*, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1860.

chagrin, nous nous sommes battus ensemble ! Tu m'as fait de cruelles blessures, hélas ! j'en frémis encore. Je t'ai vaincu cependant, et la clémence sied au vainqueur. Reçois le pardon de tes méfaits. Mais quel est ce bruit dans la cour ? Quel est ce cheval qui piaffe ? Est-ce le coursier du poète qui s'indigne de rester inactif ? Patience, patience, mon cheval ; bientôt nous nous envolerons de nouveau dans les nuées. Attends un peu ; laisse-moi jouir encore de ma dignité de roi. »

Dans les *Feuilles de Cyprès*, il rend hommage à une jeune fille de quinze ans, adorée et pleurée en même temps, car elle tombe, comme une petite fleur que le soleil a brûlée d'un rayon trop ardent, et meurt ensuite en exhalant, avec son dernier soupir, l'aveu trop longtemps contenu. Rien de plus tendre, de plus timide et de plus chaste que la première déclaration adressée à la vierge aimée.

A ETELKA (1) !

Mon ange ! as-tu vu le Danube
Et cette île (2) au milieu du fleuve ?
Ainsi je place ton image
Au milieu de mon cœur, ici !

Toi, le jour ; moi, je suis la nuit,
La nuit obscure de l'hiver ;
Si nos deux cœurs se confondaient,
Qu'ils feraient une belle aurore !

Après sa mort, fou d'amour, en même temps que de douleur, il pénètre dans la chambre où elle repose :

Oh ! sur ce lit qu'elle était belle !
Comme un beau cygne dans l'aurore,
Comme la neige sur la rose,
Sur elle planait la mort blanche.

En l'enfermant dans le cercueil, il dépose sur le front glacé

(1) Adélaïde.
(2) Ile ravissante formée par le blond Danube, à Budapest.

de la vierge un baiser d'amour, — son premier baiser ! — que « ni la tombe, ni le ciel, ne lui rendront jamais ».

Ces vers, d'une belle envolée lyrique, sont d'une beauté éternelle : on y voit la femme, dans toute sa poésie, avec une puissance de suggestion vraiment pénétrante. C'est la douleur des douleurs !

Petöfi est aussi le virtuose inaccessible du *sentiment de la nature*. Son sens esthétique trouve aux phénomènes physiques une sublimité incomparable. Les peuples les plus cultivés de l'antiquité, les Grecs, les Romains, n'ont pas joui de la vue de la mer ou des Alpes ; ils ont aimé la fleur, le bosquet et tout ce qui rayonne de grâce, de délice. Il est probable que Jules César n'a considéré dans les Alpes, que les sérieux obstacles stratégiques. Dans notre littérature, c'est Petöfi qui joue le rôle que Rousseau a joué dans la littérature française au XVIII^e^ siècle : il ouvre les fenêtres de la chambre où étouffait la poésie et il fait entrer le doux air de la steppe comme Rousseau celui des Alpes.

« Je me suis amusé avec la nature, dit-il, nous nous comprenons admirablement et nous sommes de très bons amis. Je comprends le murmure du ruisseau, le mugissement du fleuve, le hurlement de la tempête. Je comprends surtout le bruit des feuilles. Je m'assieds sous un arbre solitaire et j'écoute pendant des heures les branches qui chuchotent à mes oreilles des légendes féeriques. Dans une rêverie d'enivrement, la cloche de ma fantaisie sonne et les anges descendent dans mon cœur, « dans cette petite chapelle » ! Petöfi parle de son culte de la nature, dont les enchantements lui font voir Dieu ; il insiste sur l'admirable unité de son inspiration, de son génie et il montre comment l'homme politique rejoint le poète. Dans une de ses poésies, les *Ruines de l'Auberge*, un sentiment de tristesse politique se mêle à l'admiration de la libre nature de la « pusztá ». Il est plus simple, plus contemplatif dans la peinture et plus profond dans l'interprétation qu'il ne l'a peut-être jamais été !

C'est toi que j'aime, ô Puzsta sans limites (1),
Délicieux paradis de mon âme !

Epître ouverte, on te peut parcourir
D'un seul coup d'œil, et pourtant on y lit
En une page une sublime idée !

O steppe ! en toi je vois la liberté !
O liberté, le seul Dieu de mon âme !

D'un temple saint une auberge ? Mais oui !
L'âme et le corps s'y purent rafraîchir.

Pour moi, j'ai vu des gens dans les auberges
Qui valaient lieux que les piliers d'églises !

Victor Hugo a eu exactement les mêmes inspirations, lorsqu'il dit dans ses *Contemplations* (livre XXIX, *Halte en marchant*) :

Un bouge est là, montrant dans la sauge et le thym
Un vieux saint souriant parmi les brocs d'étain,
Avec tant de rayons et de fleurs sur la berge
Que c'est peut-être un temple ou peut-être une auberge ;
Que notre bouche ait soif, ou que ce soit le cœur,
Gloire au Dieu bon qui tend la coupe aux voyageurs !

Chose étrange et frappante que cette rencontre entre le père du romantisme et le jeune Hongrois !

C'est Petöfi qui a découvert l' « Alföd » (2) hongroise. Avant lui, on l'avait trouvée monotone, triste, ennuyeuse. C'est lui qui s'est aperçu de sa singulière beauté et, depuis lors, tout le monde l'a contemplée avec les yeux de Petöfi. Il trouve des expressions brillantes pour décrire avec la plus exquise délicatesse les plus petits riens de la plaine, et il se plaît au jeu vibrant des images. C'est ainsi qu'il compare l'horizon incommensurable à « une table ronde couverte de la superbe cloche d'un bleu clair que forme la voûte céleste, quand elle n'est ternie par aucun nuage ! » Toute description devient chez lui mouvement, voix, couleur, vie !

(1) Ch.-L. Chassin, *Le poète de la Révolution hongroise*, Paris, 1860.
(2) Plaine.

Notre poète regarde les animaux typiques de l'Alföd avec les yeux du poète lyrique qui, par eux, aime symboliser ses sentiments. Il préfère entre tous la cigogne, cet oiseau démocratique et sans prétention.

« Il y a bien des oiseaux ! dit-il dans son poème intitulé *la Cigogne*, L'un plaît à celui-ci, l'autre à celui-là ; le premier par son chant, l'autre à cause de ses plumes magnifiquement bigarrées..,; mais l'oiseau que j'ai choisi n'entend rien à la musique. Simple comme moi-même, il va, vêtu moitié de blanc, moitié de noir.

Lorsque, à la fin de l'hiver, la terre quittait sa blanche fourrure de neige pour prendre son dolman (1) vert, brodé de fleurs, mon âme alors s'habillait aussi pour la fête et, le cœur transformé, je me glissais dans les prés du voisin pour aller recevoir les cigognes (2). »

Il salue encore l'alouette comme interprète de ses sentiments. « Apporte-moi le printemps, dit-il en s'adressant à l'alouette, — il est le grand maître qui m'enseigne de beaux vers et de libres chansons. » Il aime cet oiseau, il l'admire comme un autre poète chantant et glorifiant la sainte Liberté ! Enfin, il symbolise le loup lui-même, parce qu'il voit en lui l'animal de la liberté en contraste avec le chien servile qui chasse ses frères indépendants.

* * *

Le premier chef-d'œuvre de la poésie épique de Petöfi, qu'il écrivit dans sa vingt et unième année, est *Janoz vitéz*, Jean le Héros ! Si on demandait à Petöfi, comme le cardinal d'Este demandait à Arioste lisant son *Roland furieux*, où il a pris toutes ces bouffonneries, notre poète répondrait : dans mon imagination et dans celle du peuple magyar (il serait très inexact d'admettre une influence quelconque). Cette fable se compose de deux éléments : l'un est l'histoire simple et rustique de l'amour de János et de Iluska (3) ; l'autre, le récit du

(1) Veste chamarrée des houssards.
(2) H. Valmore, *Les poésies de Petœfi* (*Revue européenne*, tome VII, 1860).
(3) Diminutif de tendresse pour Hélène.

voyage de János, riche en aventures héroïques. Au début de l'action, deux orphelins, une jolie et blonde petite fille (avec la vilaine marâtre traditionnelle) et un pauvre enfant chétif (trouvé dans un champ de maïs) grandissent dans un village. La poésie romantique aimait les enfants trouvés, dont la naissance inconnue donnait carrière à l'imagination et augmentait ainsi l'intérêt du récit. Les deux malheureux petits orphelins se sont rencontrés d'abord dans leur souffrance, ensuite dans leur amour.

Le candide et amoureux János gardait, un jour, les troupeaux de son maître cruel et Iluska lavait le linge dans le ruisseau. Tous deux s'approchent mais, pendant leur causerie, la toile ne se blanchit pas et les moutons se dispersent ; quelques-uns même sont mangés par le loup. Or la jeune fille n'était pas choyée par l'impitoyable fermier ; de son côté, notre héros fut chassé par son maître. A la nuit tombante, il se glisse sous la fenêtre de sa bien-aimée, joue sur la flûte de si tristes mélodies que les arbres en pleurent. Iluska ouvre la croisée et János lui raconte son malheur. Les deux jeunes âmes jurent de ne pas se marier, mais de s'attendre fidèlement l'un et l'autre. Des gouttes d'eau brillent alors sur les buissons du chemin : ce n'est pas la rosée... ce sont les larmes des étoiles. Le pauvre János, anéanti, sent sa pelisse peser sur ses épaules : c'est son cœur, gonflé de désespoir et de douleur, qui l'étreint cruellement.

Après cet épisode, vient le récit épique. János rencontre des soldats et s'enrôle dans leur régiment ; le jeune pâtre est bientôt au premier rang parmi les hussards de Mathias Corvin. Cette armée de Magyars est en marche pour une expédition fort importante : elle va porter secours au roi des Français, menacé par les Turcs. Le voyage est long, difficile, pénible, car il faut traverser la Tartarie, le pays des Sarrasins, l'Italie, la Pologne, les Indes, d'où l'on ne sera pas loin de la France car le roi, dont la fille avait été enlevée par les barbares, errait alors misérablement. « Celui, disait ce dernier à ses libérateurs, qui me rendra ma fille chérie, l'aura pour

femme. » Aussi chacun des cavaliers magyars voulait-il la retrouver ou périr. Or, ce fut notre héros qui tua le pacha des Turcs et délivra la fille du roi. Dès lors, il ne tiendrait qu'à János de régner sur la France, mais il est insensible à cette distinction. Fidèle à son serment, il repart vers Iluska, comblé de richesses. Il n'est pas encore arrivé au terme de ses épreuves : une tempête affreuse brise le navire où János s'est embarqué pour son pays ; son trésor est englouti par les houles de la mer. Que lui importent ses richesses, pourvu qu'il revoie sa chère Iluska ! Mais voici la douleur des douleurs !... Quand il arrive, sa bien-aimée est morte ! Veuf de son amour, il reprend son voyage miraculeux. Il parcourt le pays des géants, des Tartares aux têtes de chien et des sorcières jusqu'à la mer d'Opérencer. Monté sur un condor, il tue le dragon et parvient au royaume de l'Amour où il retrouve sa fiancée.

Dans ce poème célèbre Petöfi s'est peint tout entier. Le trépas de sa bien-aimée caractérise l'intensité profonde de ses sentiments. On retrouvera ici son désir de migration, son ardeur, la tendresse de son amour, ses serments, sa nature audacieuse et indomptée, sa force et son inoubliable chagrin. On y trouvera aussi un souvenir du xv^e^ siècle, quand les armées de Jean Hunyade et de Mathias Corvin protégeaient l'Europe contre l'invasion ottomane, et que la France donnait à la Hongrie sa plus glorieuse dynastie, celle des Anjou. C'est l'époque où la France était sauvée des Turcs, grâce au secours des Magyars. La reconnaissance, la bravoure chevaleresque, la fidélité à la parole donnée, tels sont les traits du caractère hongrois qui sont ici mis en relief.

Le *János vitéz* embrasse toutes les légendes et tous les souvenirs de l'imagination populaire. Le poète veut que sa fantaisie épique soit accessible à tous ; il suffit que les uns en devinent la pensée profonde et secrète, que les autres ressentent une gaîté virile au récit de ces merveilleuses aventures. Simplicité, franchise, enthousiasme intrépide, patriotisme emporté et jaloux, orgueil de race naïvement exprimé, tout

cela se retrouve dans ces scènes poétiques. Les romans du moyen âge parlent toujours de la France comme arbitre et reine de l'Europe ; c'est ainsi qu'on rencontre partout les armes de la France ; ce sont les compagnons d'Arthur, les pairs de Charlemagne qui règlent les destinées du monde. Pour Petöfi, c'est la race magyare qui règne sous le ciel, car il n'appartient qu'à elle de venger les opprimés et de dompter la barbarie. Sa fantaisie suit fidèlement son inspiration, elle s'envole jusqu'au ciel où des fils invisibles lient le poète jusqu'à la « puszta », la plaine hongroise. Mais l'essor de son imagination politique déborde quand il lâche la bride de son Pégase sur le sable de la petite Koumanie où elle brille, étincelle et miroite (1) comme la fée de la steppe. La cigogne solitaire, le zéphir qui se joue dans les blonds épis, l'émeraude, couronne de la contrée, qui s'épanouit au sein des pâturages, remplissent son esprit de mille visions. Dans ce poème, Petöfi élève la fable populaire à une hauteur classique dont la fantaisie, les personnages, les événements, le récit sont tous puisés dans l'âme hongroise et incarnés par un génie divin.

Dans la *Malédiction de l'amour*, Petöfi nous peint des événements subjectifs. Il se représente lui-même sous les traits du héros de cette légende populaire trahi dans son grand amour par une jeune fille. Barangó (Petöfi) dit à son idole : « Je t'aime et je ferai tout ce que tu décideras ! — Je te demande trois choses, répond la belle coquette ! Apporte-moi des cieux un morceau d'arc-en-ciel pour faire ma robe nuptiale ! Apporte-moi des roses du jardin de l'Aurore pour parer ma tête de fiancée ! Mon dernier désir, c'est que la Grande Ourse me serve de char quand nous irons prononcer notre serment. »

L'amant ensorcelé veut réaliser les désirs de son exigeante fiancée, mais celle-ci ne s'occupe plus ni des cadeaux célestes,

(1) Merveilleux phénomène de mirage offert par les plaines de la Hongrie. Les paysans, croyant y voir l'œuvre d'une puissance magique, la personnifient sous le nom de Délibáb, espèce de fée Morgane qui accomplit ses magies entre la terre et le ciel.

ni de leur donateur. Elle donne son cœur et sa main au premier venu. Barangó maudit les deux amants et sa malédiction s'accomplit aussitôt. Ildikó, la femme infidèle, devient un rocher, d'où jaillissent deux sources intarissables dans lesquelles se noie son enfant. Keve, le mari, est transformé en un volcan que les flammes brûleront pour toute l'éternité.

Et lui, l'amoureux trahi ?... Il flotte, comme une tempête lugubre, au-dessus de ces deux montagnes maudites ; or, pendant qu'Ildikó sanglote, Keve gémit et gronde comme un épouvantable tonnerre.

Petöfi a construit ce petit poème narratif avec des éléments empruntés à la fable et à la légende populaire. En le comparant avec *János vitéz*, nous sentons qu'il y manque son humeur gaie et volage. Or, quand il écrivit ce poème, le funeste horizon de sa vie était noirci par de sombres et fatales nuées.

Salgó est le nom d'un château féodal en ruines où se passe la petite épopée du même nom. Petöfi s'intéresse beaucoup aux ruines, car elles sont pour sa fantaisie une merveilleuse source d'inspiration. Le mysticisme, la mélancolie qui flottent autour de ces pans de murailles lui sont chers. A partir de sa seizième année, il écrit déjà des notes sur les châteaux de la Hongrie et c'est ainsi qu'en 1845, il visite Salgó. Il en reçoit une profonde impression, car le château est situé sur un formidable rocher et la pensée d'y construire un édifice lui semble une folie. De plus il est entouré de forêts immenses de hêtres, de chênes et autres arbres. Il est probable, dit le poète, que la Hongrie ne possède pas une forteresse aussi proche des étoiles que Salgó. « Assis sur la plus haute cime de ces ruines, mes yeux erraient sur des lieues à la ronde et mon âme planait au-dessus des siècles ! »

Au début de sa poésie Petöfi évoque le moyen âge lugubre et féroce et marque ainsi le caractère de l'épopée ténébreuse, horrible. Nous sommes au XIV^e^ siècle, après la mort du roi André III, quand les châteaux étaient transformés en repaires de brigands. Or le châtelain de Salgó, Kompolti Péter était le

plus terrible de tous, le plus effrayant par son intrépidité. Ce pillard attaque le château voisin, s'en empare et, avec ses deux fils, David et Jog, tue Salgó et lui enlève sa jolie et ravissante femme, « la belle Perenna ». Mais le père et ses deux rejetons sont rivaux pour posséder la proie précieuse. Perenna, dans sa désolation mortelle, dit à l'un des deux fils : « Tue ton père et ton frère, et je serai tienne. » L'accomplissement de ce double meurtre atroce brise l'équilibre mental de l'assassin qui, dans sa frénésie, traîne Perenna sur le bastion et se jette avec elle dans le gouffre.

La littérature romantique de son temps s'attachait volontiers à l'étude des passions les plus folles, les plus atroces, comme sont celles qui remplissent cette petite épopée. Petöfi n'a pas imité la poésie du moyen âge, mais il trouvait en lui-même l'énergie et la passion nécessaires pour comprendre et peindre l'émotion sauvage. Le coupable n'est rien de moins que la personnification du remords. Ce qui signifie que Petöfi commence en cette année 1846 à s'enfoncer dans l'analyse et la peinture psychologique de l'âme humaine.

Apostol, l'Apôtre, œuvre posthume de Petöfi, ne parut que treize ans après sa mort, en 1862. Ce poème est le résultat d'une fantaisie ardente et fiévreuse, d'une humeur passionnée et exaspérée. Le sujet est le martyre d'un homme qui lutte pour la Liberté du monde. Imaginons un apôtre sublime, noble, idéaliste qui, avec le génie d'un Rousseau, pourrait élever l'humanité sur un piédestal digne de lui. Imaginons que ce génie divin souffre d'horribles tortures morales ; il est persécuté, méprisé, jeté dans la misère. Son enfant meurt de faim ; lui-même, pour la publication de son chef-d'œuvre, est incarcéré, sa famille périt et, après dix ans de détention, il meurt sur la potence. L'âme de Sylvestre, — tel est le nom du héros, — s'envole au ciel : l'homme même est mort, mais l'esprit subsiste, et c'est le citoyen de la Révolution française qui dit à Dieu : « Le servage, l'esclavage sont la cause des péchés. »

C'est à la lecture des romans d'Eugène Sue que Petöfi doit

la vision de la peinture misérable de la famille de Sylvestre ; aussi y retrouve-t-on le genre narratif de l'auteur français.

* * *

S'il est un genre littéraire où Petöfi ne réussit pas, c'est à coup sûr le drame. Notre poète est l'écrivain le plus subjectif qui soit, il déteste toute contrainte, tandis que le drame est un art tout objectif où la forme, la technique et la construction sont rigoureusement observés. Alors, pourquoi a-t-il écrit des drames ? Pour plusieurs raisons. Nous savons que son rêve le plus ardent, celui d'être acteur, ne se réalisa pas. Son échec fut complet ; les coups de sifflet lui firent brutalement comprendre que le public resterait, sur la scène, son implacable ennemi. Alors il renonce pour toujours à la carrière d'acteur, mais il persiste à être applaudi comme auteur dramatique. A vingt-deux ans, il écrit un drame, *Tigris és hiéna*, — Tigre et Hyène (1), — qui n'a jamais été joué. Le drame aime l'orage des émotions et des passions ardentes, c'est là que le jeune Petöfi sentait sa puissance. Le *Tigris és hiéna* est un drame romantique, exagéré et plein d'excentricité. L'action n'est guère qu'une série de scènes tumultueuses et sanglantes, une chaîne d'événements inattendus et surprenants, l'horreur accumulée sur l'horreur. Les caractères ne sont pas étudiés à fond, tout en eux est démesuré et la logique des situations est sacrifiée à l'effet théâtral.

Pourtant, la fertilité des inventions, la vivacité, la tournure du dialogue sont extraordinaires et tout à fait remarquables. A qui Petöfi a-t-il emprunté ce style ? Qui fut son modèle ? Victor Hugo. C'est à Victor Hugo qu'il doit la forme du dialogue et l'allure entraînante du récit.

Dans ce drame, le tigre est face à face avec l'hyène. Le premier, c'est Borics, le fils illégitime du roi Coloman ; le second, c'est la mère de ce monstre, Predszlava, ancienne reine de Hongrie, chassée par son mari en raison de son

(1) L. Chassin (*Le poète de la Révolution hongroise*, 1860, page 154), traduit « Tigre et Haine » au lieu de « Tigre et Hyène ».

infidélité. La passion dominante de cette héroïne est celle que les poètes romantiques ont toujours préférée : la vengeance diabolique. Predszlava fait penser à Lucrèce Borgia de Victor Hugo, qui, au milieu de ses crimes, conserve une passion unique et noble entre toutes : l'amour maternel. Le même sentiment élève aussi cette femme maudite au niveau des humains.

Petöfi avait donné tous ses soins à la composition de cette pièce et le comité de lecture du théâtre national était disposé à l'accepter si le poète consentait à supprimer certains passages et apporter quelques modifications de détail. Mais l'auteur, blessé dans son amour-propre, refusa et reprit sa pièce.

Nous possédons encore un fragment dramatique de Petöfi, composé quelques semaines avant sa mort. Le héros de cette pièce, intitulée *Karaffa*, n'est autre que le féroce exécuteur du massacre d'Éperies. Notre poète subit l'influence directe de Victor Hugo; même il exagère l'impression de terreur qu'il veut donner, comme dans la scène où Karaffa, siégeant avec ses trente bourreaux vêtus de robes écarlates et tenant le glaive en main, interroge ses bourreaux et reçoit d'eux les plus effrayantes réponses : « Quelle est ta boisson favorite ? — Le sang. — Quel est ton Dieu ? — Le diable. — Quelle est ta passion ? — Martyriser les hommes — Quelle est, pour toi, la plus belle voix ? — Le râlement. — Qui aimes-tu torturer ? — Les innocents. — Avec quoi graisses-tu tes chaussures ? — Avec de la graisse humaine. »

Quand ce monstre de Karaffa reste seul, il s'écrie : « Du sang, du sang hongrois !... Il faut que je voie combien la nation magyare a encore de sang ! Je veux la jeter dans sa fosse, coups de pied aux reins, en riant aux éclats. On demandera ensuite : Où est la nation hongroise? — On répondra : elle n'est plus !... — Qui l'a anéantie ? — Karaffa ! »

L'atmosphère de ce drame n'est autre que celle de la Révolution hongroise de 1848. L'époque de Karaffa s'éclaire de toute la haine que Petöfi portait à l'Autriche et à son empereur !

Il nous reste à parler de Petöfi, comme romancier, mais son œuvre ici se réduit à peu de chose. Vers 1845, il publia plusieurs nouvelles et en 1846 un roman intitulé la *Corde du Bourreau*, mais ces ouvrages furent très peu remarqués et même assez maltraités par la critique. Le dernier est une œuvre dramatique, surchargée de vengeance, voire même de glorification de la misère, du désœuvrement, de la pauvreté.

Ses gueux sont des virtuoses du genre : ils ne peuvent ou ne veulent pas travailler, ils jouent aux cartes pour gagner leur vie. A peine trouve-t-on parmi eux un personnage qui pense juste. Les romantiques considéraient la misère comme un attribut essentiellement poétique et ils ne connaissaient pas la poésie du travail. Ainsi, dans ce roman de Petöfi, l'action est nulle et fait place à une série d'actes de vengeance réciproques. Mais il faut reconnaître que le langage est léger, les tournures alertes, la narration spirituelle.

Pour terminer notre revue des œuvres de Petöfi, mentionnons une petite nouvelle qui, en 1847, fut un événement remarquable dans notre littérature. Petöfi avait introduit dans la poésie lyrique la sève populaire et voici que dans cet ouvrage il choisit comme sujet la vie hongroise rurale. « La fille albinos et le garçon bai » *(A fakó leányeis a pej legény)* est une histoire villageoise où les personnages sont des paysans. Et ce n'est pas simple hasard, mais conséquence d'un état d'esprit européen puisque, dans l'année même où Petöfi écrivait cette nouvelle, George Sand rédigeait la *Mare au diable*, cette idylle champêtre que beaucoup considèrent comme son chef-d'œuvre et Auerbach publiait ses *Dorfgeschichten*. Mais ces deux écrivains mettent en scène des paysans plus ou moins factices, tandis que les paysans de Petöfi vivent dans une atmosphère primitive et fraîche. Chez lui, il n'y a plus de romantisme, aucun embellissement. La haine laisse tomber son arme, la douceur de la femme et de la mère, le lent épanouissement d'un amour viril triomphent de la vie et de l'hostilité, choquante et dure, des personnages.

Les deux héros de cette nouvelle sont physiquement bien

déterminés : la fille a les cheveux et les sourcils comme du chanvre et le garçon a la joue droite comme barbouillée de sang. Au moral c'est un spectacle de réalisme et finalement de justice : la population poursuit, méprise et raille le pauvre malheureux ; on fuit, on nargue l'innocente fille. Celle-ci est même repoussée par le garçon à qui l'on conseille le mariage, car tous deux se conviennent. Finalement, les deux persécutés se retrouvent et se consolent dans l'amour.

Cette nouvelle marque un progrès dans la grande réforme stylistique commencée par Petöfi et poursuivie par son ami Jókai, un des plus grands romanciers de la Hongrie. La prose de Petöfi est artistique, vive, précise; elle portait avec elle un principe d'évolution dont une mort prématurée frustra douloureusement notre littérature.

* * *

Il convient de dire un mot, en terminant, de la versification de Petöfi. Elle révèle l'inspiration la plus personnelle. Il n'ignore pas ce que sont les genres classique, romantique, moderne ou national, mais il n'attache pas à ces formules tout extérieures une très grande importance. Il rajeunit quelques tournures usées, renouvelle de vieilles expressions, mais il ne se soucie pas beaucoup de la versification, du mètre et de la pureté de la rime. Petöfi ne supprime pas les éléments de la poésie, mais il ne contraint pas sa pensée à passer par un moule immobile et sans vie. Il ne s'accommode pas d'une règle impersonnelle et invariable, mais il se plie au mouvement particulier de la pensée et de l'image qu'il veut traduire en mots et en vers. La liberté du rythme exprime l'union intime de la phrase poétique avec la puissance créatrice de ses pensées qui ne peuvent souffrir aucune entrave. Ce qui est vrai pour la strophe l'est aussi pour le vers : il en garde la structure, il l'assouplit et l'adapte facilement au sens et à l'impression qu'il veut rendre.

Le détail de la prosodie et l'analyse des formes principales de la versification de Petöfi n'ont pas été souvent étudiés.

Il suffit — considérant ses vingt-six ans ! — de constater qu'il a donné naissance à beaucoup d'images et de métaphores, de rimes et de rythmes, qu'il a inventé un style et une rhétorique tels qu'ils reflètent toujours et uniquement son originalité saillante.

La versification de Petöfi se partage entre la forme classique et la forme nationale. La première occupe une place trois fois plus grande que la seconde. Dans la forme classique les ïambes, les trochées et les anapestes sont prépondérants. Dans la forme nationale les syllabes prosodiques varient avec les toniques et atones. On peut dire que Petöfi emploie une fois la forme nationale contre quatre fois la forme classique (1).

(1) Ladislas Négyessy : *A mértékes magyar verselés története* (*Histoire de la métrique hongroise*), page 323.

CHAPITRE V

Petöfi en France : — Saint-René Taillandier (1851 et 1860) ; — Thalès Bernard (1855, 1861) ; — Hippolyte Desbordes-Valmore (1856, 1860, 1871) ; — Ch.-L. Chassin (1857, 1860) ; — Aug. Dozon (1861); — H.-Fréd. Amiel (1863, 1876, 1880) ; — F. Coppée (1885) ; — Melchior de Polignac (1896) ; — F.-E. Gauthier (1898) ; — la littérature du centenaire (1923).

L'influence exercée par les écrivains et les grands génies dépasse ordinairement les limites de leur propre pays ; elle agit dans le monde entier pour mettre en mouvement les milliers d'esprits susceptibles de les apprécier. Un écrivain, parlant une langue universellement comprise, peut donner une nouvelle direction aux pensées et aux sentiments non seulement dans son pays, mais aussi chez les nations étrangères. Il peut introduire des tendances jusqu'alors inconnues et agir comme un véritable novateur.

Faut-il mentionner l'influence immense et éternelle des grands classiques de l'antiquité sur la littérature européenne ? Ou bien celle des célèbres écrivains français du XVII^e^ siècle, ou encore celle des Voltaire, Rousseau, Hugo ; des Shakespeare, Byron, Gœthe, Heine qui ont servi de modèle dans la littérature de tous les pays ?

Mais quand un grand poète écrit dans une langue peu connue, il transmet ses idées au moyen d'interprètes. C'est ainsi que la langue hongroise, isolée par elle-même, ne peut se faire valoir et n'est appréciée que par les traductions. C'est grâce à ces dernières que, vers le milieu du XIX^e^ siècle, s'est éveillé, en Europe, l'intérêt pour les grands génies magyars (1). Les premiers interprètes français ont puisé leurs

(1) Cf. Henri TRONCHON, *Les débuts de la littérature hongroise en France* (dans la *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, 1925, p. 165-221).

traductions dans Kertbeny (1), Hartmann et Szarvady et par eux sont arrivés à comprendre l'un des plus grands maîtres lyriques européens : Petöfi.

La littérature hongroise était presque inconnue en France dans la première moitié du XIXe siècle. Bacsányi, heureuse victime de la conspiration Martinovics (2) s'enfuit en France pendant que ses compagnons succombaient sous la hache du bourreau (28 mai 1795), pour avoir eu le courage d'écrire un catéchisme démocratique et de traduire la *Marseillaise*. Il profita de son séjour à Paris pour attirer l'attention de quelques écrivains français sur la littérature hongroise. En 1813, il lança cinq articles dans le *Mercure étranger* (3), et dans ses *Méditations poétiques*, il fait, peu après, cette constatation : « On parle déjà de nous, on loue notre langage au bord de la Seine blonde ! »

Une des premières pages consacrée à Petöfi se trouve dans l'ouvrage que l'émigré hongrois J. Boldényе a composé avec le concours de plusieurs écrivains français : *La Hongrie ancienne et moderne* (Paris 1851). Ce volume se compose de deux parties. Dans la première (p. 1-240), nous trouvons un exposé de l'histoire des Magyars depuis leur arrivée en Europe jusqu'à la Révolution, exposé fait d'après les meilleures sources. La seconde partie, sous le titre de *Variétés* (p. 1-160), contient un chapitre sur la littérature (p. 143-148) et donne le portrait de nos plus éminents littérateurs.

Nous possédons encore du même auteur : *La Hongrie en* 1848, journal dont il n'a paru que quelques numéros conservés à Paris (Bibliothèque nationale), et enfin une brochure : *Le magyarisme ou la guerre des nationalités* (1850).

Plus tard, c'est Alexandre Kirfaludy (1772-1844) qui men-

(1) Kertbeny, *A magyar nemzeti és nemzetkœzi irodalom Kœnyvészete* (Bibliographie de la littérature hongroise à l'étranger), Budapest, 1876 ; — I. Kont, *Petœfi en France*, dans la *Revue de Hongrie*, 15 mai 1909.

(2) Voir sur les Jacobins de Hongrie, le chapitre II de l'*Esprit public en Hongrie depuis la Révolution française*, par Aug. de Gérando (1848).

(3) Cf, plus haut, ch. III, p. 45, n. 1.

tionne, dans une lettre écrite de 1835, qu'il a entendu dire que les Français ont traduit ses *Chants d'amour d'Himfy*. Il s'agit sans doute d'un bruit prématuré, car on n'a retrouvé aucune trace de cette traduction. Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler que le jeune Kisfaludy, appartenant au régiment hongrois attaché à la garde impériale, se battit contre la France, dans les premières guerres de la Révolution. Il fut fait prisonnier à Milan en 1796 et conduit en France. On lui assigna pour résidence la ville d'Avignon : ce fut là, sous le ciel de Vaucluse, au milieu des souvenirs de Pétrarque que le jeune officier de hussards sentit naître en lui la poésie. La langue du pays est douce quand on cesse de l'entendre. Cet idiome que le brillant gentilhomme dédaignait peut-être dans les salons de Vienne ou à la cour de l'empereur, il en devina la grâce magique sur la terre de l'exil.

Il est peu probable que ces essais aient suffi pour attirer l'attention des écrivains français sur le mouvement littéraire étranger. Mais il est incontestable que les traductions de Kertveny ont fait connaître les œuvres de Petöfi à l'écrivain français Saint-René Taillandier (1817-1879). Celui-ci a beaucoup contribué à faire connaître en France les littératures étrangères ; il a rendu les services les plus éminents à la Hongrie, car c'est grâce à lui que l'Europe a pu s'initier aux beautés des ouvrages magyars.

Saint-René Taillandier (1) compare, dans une description brillante, le terrible combat de la guerre de Hongrie, livré à Segesvár le 31 juillet 1849, à l'épisode des compagnons de Charlemagne écrasés dans les gorges des Pyrénées par le duc Lope et ses Vascons. « Il y a, dit-il, sur les montagnes qui séparent la Transylvanie de la Valachie, des peuplades plus sauvages encore que les Vascons du duc Lope. Du haut des Carpathes, les brigands firent rouler des quartiers de roches sur les vaincus. Plus d'un brave, qui eût mérité de tomber sur le champ de bataille, périt obscurément au fond des

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1851, p. 753 *(la littérature magyare)* ; 15 avril 1860, p. 928-956 *(la poésie hongroise au XIX^e siècle)*

ravins. Une des gloires de la terre des Magyars, le chantre aimé du peuple, le poète national Petöfi Sándor, y disparut et nul ne l'a jamais vu reparaître. »

Le jour où Petöfi mourut pour la cause nationale, il n'était célèbre que dans son pays ; aujourd'hui, son nom a pris place dans cette *Weltliteratur*, inaugurée par Gœthe, et il y représente, mieux que nul autre, l'inspiration des fils d'Arpád.

D'où vient donc que ce coureur d'aventures, cet échappé de la caserne, ce comédien sifflé soit accepté par tous, dès ses premières confidences et salué comme le chantre national ? Deux choses peuvent expliquer ce succès extraordinaire. C'est, au témoignage de Saint-René Taillandier (1), que Petöfi a peint la Hongrie et il le fait dans une langue simple et mâle, familière et vibrante, qui jamais n'a résonné avec une telle force aux oreilles des Hongrois. Il sait que la vie a ses joies et ses devoirs ; il sait que la patrie est belle et que la liberté est sainte. Pendant les orgies de la taverne, à l'heure même où sa raison succombe, il a des paroles viriles

« Quelle nuit ! s'écrie-t-il ! Sur cette table, autour de laquelle nous étions assis, c'était une seconde bataille de Mohács : le vin représentait les Turcs, mes camarades et moi, nous étions les Hongrois ! Morbleu, nous nous sommes bien battus, surtout au moment où le roi — c'est l'intelligence que je veux dire — a été désarçonné par l'ennemi. Ah ! comme nous buvions à longs traits ! Veuille le destin nous réserver des jours aussi longs que nos longues rasades et nous pourrons encore voir une époque de bonheur dans le triste pays des Magyars. »

Quels que soient le sujet qui l'amuse et la débauche où il s'oublie, l'esprit hongrois est toujours là. Derrière l'étudiant amoureux et le comédien aviné, nous apercevons le Hongrois. Il pouvait déjà dire, en publiant son premier travail, ce qu'il dira plus tard aux applaudissements de son pays : « Mon Pégase (1) n'est pas un cheval anglais, avec des jambes en

(1) Saint-René Taillandier, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1860, p. 940.

échasses et une poitrine grêle ; ce n'est pas non plus une bête allemande, épaisse, énorme, aux larges épaules, un lourdaud, une espèce d'ours aux allures pesantes... Mon Pégase est un poulain hongrois, un vaillant poulain pur sang de Hongrie, soigneusement étrillé, si bien que le soleil aime à faire jouer les reflets de ses rayons sur sa robe de soie lisse. »

Le domaine de Petöfi, c'est la Puszta, l'immense et poétique solitude qu'il a parcourue si souvent, emporté par le galop de son cheval. Il faudrait citer vingt pièces à la fois pour montrer les inspirations diverses, toutes également saines et viriles, que le poète allait demander au génie de la steppe. Sentiment de la nature, amour de la liberté, souvenirs d'enfance, enthousiasme de la jeunesse, sympathie humaine et libérale, tout cela est groupé avec art dans des strophes consacrées à l'oiseau familier de la Puszta, *la cigogne.*

Vers la fin de l'année 1846, une transformation profonde s'accomplit dans l'âme du poète : il avait rencontré la jeune fille qui devait être la compagne de sa vie. Un de ses recueils intitulé *Journées de bonheur conjugal* et une autre pièce *Ma femme et mon épée* expriment la béatitude du repos, la sérénité, l'intime alliance du foyer domestique et de la patrie. Pendant que l'épouse repose dans les bras de l'époux, l'épée du poète, accrochée à la muraille, semble jeter des regards de colère sur ce tableau si tendre : « Eh bien ! mon vieux camarade, lui crie le vaillant poète, serais-tu jaloux de ma femme ? vraiment, tu ne la connais guère ! Le jour où la patrie aura besoin de mon bras, ce sera elle qui, de ses mains, attachera ta lame à ma ceinture ; ce sera elle qui m'enverra au combat de la liberté. »

Au moment où la révolution éclate, une carrière nouvelle s'ouvre à son ardeur : il chante la guerre de l'indépendance et ses strophes inspirées, comme une *Marseillaise magyare,* enfantent des soldats à l'héroïque *Bem.*

L'impétueux jeune homme est le chantre de l'amour, de la patrie et de la liberté : une place lui est due parmi les maîtres de l'inspiration lyrique du XIX^e^ siècle, car les

sentiments qu'il a glorifiés appartiennent à toutes les nations.

L'essai de Saint-René Taillandier sur Petöfi compte aussi dans la littérature française. Quand, le 22 janvier 1874, il prend place à l'Institut, Nisard fait allusion à cette œuvre ; après sa mort, c'est son successeur, Maxime du Camp, qui prononce son éloge funèbre. Lui, qui connaissait très bien les Hongrois (car il avait combattu en Italie sous le même drapeau que la légion magyare), disait de l'article sur *Petœfi et Lermontov :* « La poésie n'a pas de patrie ; elle aussi elle peut se dire universelle. Saint-René Taillandier le sait, et il s'en va, prêtant l'oreille aux chants qui viennent du Caucase, aux mélodies qui résonnent dans la Puszta, près des Carpathes, sur les bords du Danube ; il tressaille aux strophes de Lermontov et de Petöfi ; comme un écho fidèle, il répète ces voix harmonieuses et nous apprend à les aimer. Ces deux poètes auxquels il accorde des lettres de naturalisation française sont dignes de cet honneur. L'un et l'autre, semblables à Folker—le barde à l'archet de fer — dont parle le poème des Niebelungen portèrent l'épée et la manièrent avec vigueur ; comme lui, aussi, ils devaient mourir d'une mort violente. Ce n'est pas seulement la destinée tragique de ces jeunes hommes qui sollicite l'attention de Saint-René Taillandier ; ce n'est pas seulement la saveur étrange qui se dégage de leurs poésies, comme le parfum vierge des plantes épanouies sur les sommets ; non, quelque chose de plus élevé attire et captive l'intérêt. Dans les chants de Lermontov, dans ceux de Pétöfi passe un souffle de liberté qui vibre d'une façon en quelque sorte inconsciente, ainsi que vibre la corde éolienne sous l'action de la brise. A cette voix, Saint-René Taillandier s'émeut, car lui aussi, il aime la liberté d'un amour constant que rien n'ébranle et qui lui apprend à haïr l'injustice et à détester l'iniquité. Comme les cœurs élevés, il l'aime par elle-même sans jamais rien lui demander (1) ».

(1) Discours de réception, 23 décembre 1880. Série de l'Académie française (1880-1889, 1re partie, p. 178).

C'est grâce à Saint-René Taillandier que Petöfi a commencé d'être connu en France. C'est là qu'il faut chercher l'origine de la popularité française du poète hongrois.

* * *

Entre les deux études de Saint-René Taillandier, parues en 1851 et 1860, se place un compte rendu de Thalès Bernard (1821-1873) qui mérite d'être cité (1).

Thalès Bernard est un familier de Béranger. Littérateur, poète, romancier et traducteur, il avait l'ambition de fonder une école en retrempant la poésie dans l'inspiration populaire. Elevé en Provence, il avait l'enthousiasme et la fantaisie du Méridional ; il aimait à s'occuper de l'histoire et de la poésie des Magyars.

Il regrette que la poésie française ait négligé le ton et l'inspiration populaires et que ce soient les Parnassiens qui continuent le romantisme déjà fatigué vers 1840. Dans ses *Adorations* (1855), il dit de la poésie populaire : « Le caractère général de cette poésie est d'être libre, spontané, absolument involontaire. Il n'est question ni d'invocation à la Muse, ni de conception réfléchie ; le chant jaillit d'un fait ou d'une impression. C'est peut-être la poésie la plus excellente et la plus vraie. »

C'est pour cette raison qu'il adorait notre poète, qu'il s'occupa de l'histoire hongroise et du développement littéraire de notre pays avec plus de ferveur que n'en eut aucun de ses compatriotes dans le courant du XIX^e^ siècle. Dans son roman *La Couronne de Saint Etienne ou les Colliers rouges* (1854), il raconte, avec beaucoup de verve, des scènes de la vie hongroise du XV^e^ siècle et, dans son introduction, il dit : « Les Hongrois restent un peuple digne d'une sympathie ardente. Eux seuls ont opposé une résistance héroïque au

(1) Sur le rôle de Thalès Bernard dans la vulgarisation de Petöfi, cf. I. Kont (*Revue de Hongrie*, 1908) ; — Béla Tóth, *Un apôtre français de Petœfi : Thalès Bernard* (dans la *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, 1925, p. 21-35. — Cf. aussi H. Girard, *Emile Deschamps, un bourgeois dilettante à l'époque romantique*, 1921, *passim*.

conquérant musulman et l'Europe occidentale leur doit bien quelque reconnaissance. » L'auteur aime la Hongrie, parce qu'elle ressemble à la France. Comme celle-ci, elle a vu le christianisme tomber chez elle des lèvres d'une femme : Charlotte est la Clotilde magyare. La Hongrie est un pays désintéressé qui a lutté avec courage pour la cause européenne et qui a été payée par l'ingratitude et l'oubli. La bravoure, il n'est pas besoin de le dire, est universelle dans les deux contrées.

Le premier article de Thalès Bernard sur la littérature hongroise parut dans le numéro du 3 novembre 1855 de l'*Athenæum français*. Il rend compte de deux ouvrages de Kertbeny (1), esquisse brièvement le développement de la littérature hongroise, caractérise les principaux écrivains et dit de Petöfi, après avoir retracé sa biographie : « Douée d'une sensibilité ravissante, sa voix pénètre profondément le cœur : elle émeut trop, elle accable et cependant on veut toujours l'entendre. C'est dans cette exaltation du sentiment que la poésie trouve ses accents les plus sublimes : elle n'est plus de l'art, elle est un chant divin qui s'échappe un moment du ciel pour rappeler à l'homme les voluptés de l'Eden perdu et tempère l'âme d'amers regrets, en réveillant jusque dans ses plus intimes replis de saintes espérances. C'est vraiment prodigieux qu'un écrivain ait manifesté un pareil talent à l'âge de vingt-six ans. Petöfi ne manque pas d'analogie avec Béranger. Comme lui, il adopte la forme de la chanson ; comme lui, il compose toujours, mais il n'est pas son disciple ; il se contente de montrer pour l'auteur du *Cinq mai* la plus vive admiration. »

Ses *Mélodies pastorales* paraissent par fragments, de 1856 à 1871, et il dédie ses *Poésies nouvelles* (1857) «à la mémoire du poète hongrois, Alexandre Petöfi, tué en combattant les Russes le 31 juillet 1849 ».

(1) *Album ungarischer Dichter*, 1854 ; *Garay's Dichtungen*, 1855.

AU POETE HONGROIS, ALEXANDRE PETÖFI (1)

Puisqu'un fatal destin, te frappant avant l'heure,
Voulut briser ta lyre en étouffant ta voix,
Ecoute, ô Petöfi, La France qui te pleure,
Saluer ton tombeau pour la première fois !
.....

Ton grand cœur vole encor sur la campagne libre
Où vit le Magyar vaincu, mais non dompté,
Ecoutant retentir dans son âme qui vibre,
Comme un écho lointain, tes chants de liberté !
.....

Laisse donc mon salut frémir à ton oreille,
O héros qui n'as vu qu'un glorieux printemps !
Avant que d'une lyre à la tienne pareille
Le monde retentisse, il attendra longtemps !

En 1861, Thalès Bernard rédige la *Revue de la Province*, journal littéraire, artistique et scientifique dont il ne parut que quelques numéros ; or, il y traduit en vers plusieurs poésies de Petöfi. Ce qui nous intéresse encore spécialement c'est son *Histoire de la poésie* (2) où il donne une courte esquisse de la littérature hongroise. Ce qu'il dit de la langue hongroise est très net et fort juste : son principal avantage est de posséder une prosodie entièrement indépendante de l'accent, d'où il suit que, parmi toutes les langues vivantes civilisées, elle est la seule qui soit réellement capable de reproduire la versification métrique des Anciens.

Or, les feuilles consacrées à l'énumération des œuvres de Petöfi disent : « Pour apprécier dans toute son étendue le génie de l'écrivain, il faut l'étudier entièrement. C'est le poète descriptif, sentimental, humoristique, sceptique, didactique.

Ses poésies sont de dimensions diverses et comprennent tous les genres : poésies lyrique, épique, héroï-comique, dramatique ; on lui doit, en outre, des romans, des traductions

(1) *Poésies nouvelles*, p. 196-199.
(2) 1864, p. 665-702.

et des chants révolutionnaires. Ses œuvres complètes, dont deux volumes ont paru à Pest, en 1847, ne sont pas encore livrées au public ; la censure autrichienne n'a pas permis la libre circulation des deux derniers volumes, imprimés en 1850.

L'influence de Petöfi sur la littérature magyare est considérable. Fidèle à son programme, il cherche son point d'appui dans la littérature populaire qui se présente, en Hongrie, principalement avec le caractère lyrique. De là provient cette fraîcheur délicieuse des compositions de Petöfi et cet arome qui s'en exhale ; avec lui et ses imitateurs, on s'oublie dans les landes de bruyère, on s'arrête, charmé, au sein des plaines où Délibáb, « la fée du mirage », élève ses édifices mystérieux ; on écoute la trompette sonner tout à coup pour appeler l'esclave à la liberté ; mais le poète n'est jamais si touchant que lorsqu'il se tourne vers celle qu'il aime pour dépeindre sa beauté ou pleurer sa mort prématurée. Après avoir traduit le poème *Homér és Oszián*, Thalès Bernard dit : « Il y a une idée très juste au fond de cette poésie car il est glorieux, pour la France, de voir un étranger désintéressé dans la question, un enfant de la famille Tatare, placer la poésie celtique à côté de la poésie grecque. »

* * *

Thalès Bernard est un véritable « apôtre de Petöfi » (1) en France et son enthousiasme attire sur lui l'attention des adeptes. L'un d'eux s'initia même à la langue hongroise afin de mieux goûter les beautés de l'original. Ce fut Hippolyte Valmore qui signa plus tard H. Desbordes-Valmore et qui, pour cette raison fut souvent confondu avec M^me^ Marceline Desbordes-Valmore (1785-1859), femme de lettres qui écrivit des poésies élégiaques d'une inspiration touchante. Grâce à l'ouvrage de Sainte-Beuve, *M^me^ Desbordes-Valmore, sa vie*

(1) C'est le titre même que lui donne M. Béla Tóth dans l'article de 1925 cité plus haut (p. 88, n. 2).

et sa correspondance (1870), on a constaté que le traducteur et commentateur de Petöfi était le fils de la poétesse. Actrice dans sa jeunesse, elle portait le nom de Desbordes et épousa un acteur nommé Valmore (1817) ; de ce mariage naquit l'admirateur de Petöfi (1820-1884) (1).

Sa première étude sur Petöfi parut dans la *Revue contemporaine et Athenæum français* (1er octobre 1856) sous le titre : *Les poésies de Petœfi Sándor.* Elle est pleine de feu et d'enthousiasme. « Ses poésies, dit Valmore, filles d'une inspiration spontanée, sont nombreuses ; mais on est assuré, quelle que soit celle qui, la première, ait attiré l'attention, de mettre la main sur un bouquet de fleurs rares, leur parfum sauvage cause une étrange ivresse au sein de laquelle la douleur même est la bienvenue. Petöfi aussi a goûté le sombre plaisir d'un cœur mélancolique. Sa flamme, comme celle qui circule dans les admirables romances de l'Espagne, brûle tout ce qu'elle approche mais le jet en est plus soudain encore. »

Après ce préambule, il donne en prose (2) la traduction de huit chansons de Petöfi et termine ainsi : « Est-ce une illusion, est-ce un sentiment juste des affinités qui peuvent exister entre nos deux pays, malgré la distance des lieux et la diversité des races ? Ne retrouve-t-on pas, dans cette bouche étrangère, des accents déjà familiers aux oreilles et

(1) Cf. I. Kont, *Petœfi a franciaknal*, Petöfi Konyvtar, nº 27-28 (Budapest, 1911), p. 78.

(2) On s'étonne souvent en Hongrie, où l'on traduit depuis plus d'un siècle les poètes étrangers dans le rythme de l'original, que la plupart des traductions de Petöfi soient en prose. Mais il en est de même de presque tous les poètes, qu'ils appartiennent à l'antiquité ou aux temps modernes. Même un Leconte de Lisle traduit Homère et Eschyle en prose. Les Français sont de l'avis de Gœthe qui, dans *Dichtung und Wahrheit* (livre XI, p. 45, édit. Hempel) s'est exprimé d'une façon très nette sur les avantages des traductions en prose. « J'honore le rythme comme la rime, sans eux il n'est pas de poésie ; mais ce qui exerce proprement une action essentielle et profonde, ce qui véritablement développe et cultive, c'est ce qui reste du poète quand il est traduit en prose. Alors subsiste dans son entière pureté, le fond, qu'un dehors éclatant sait souvent nous figurer lorsqu'il manque, et nous cache lorsqu'il existe » (trad. Porchat).

aux cœurs français ? Je demeure frappé d'une forme nouvelle, charmé d'une couleur plus vive et rappelant les contrées préférées du soleil ; mais, sous ces brillantes images, je rencontre à l'improviste des saillies presque gauloises. Avec un élan plus impétueux dans l'expression et sous une interprétation plus poétique encore, il me semble reconnaître la manière de sentir et jusqu'au goût des pleurs de mon pays. »

Beaucoup plus intensive, plus développée et plus approfondie est la seconde étude de Valmore ; elle a paru quatre ans plus tard (1). Elle montre qu'il s'occupait des œuvres du poète en entrant dans les détails : il le compare à Béranger, Burns, Brizeux et à quelques anciens poètes français. Après la traduction d'une cinquantaine de poèmes, il caractérise d'abord l'homme : « Petöfi nous est cher, dit-il, parce qu'il est l'honneur, la sincérité, la bravoure même ; il en est resté aux adolescences du Cid. Ah ! sa mort n'est pas tellement éloignée de sa naissance ! En lui, rien de fané, rien de calculé, rien de vieilli. Il a beaucoup vécu en peu de temps, il est vrai, mais s'il a souffert, s'il a eu ses déceptions, il ne s'est pas refroidi. Son sang ne fut jamais plus chaud que le jour où il fut répandu pour la dernière fois. La sincérité de son cœur lui assure l'indulgence des sages l'amour des imprudents. Cette chaleur et cette sincérité se retrouvent dans toutes les manifestations de son âme. »

Valmore analyse et admire la beauté du paysage chez Petöfi, la description de la nature, la peinture de son intérieur où le « rayon de soleil tombe sur l'objet le plus commun et le dore ». Il admire ses chants d'amour à Julie Szendrey. « L'Italie n'a rien de plus gracieux, l'Espagne rien de plus ardent. » Sa lyre patriotique atteint le plus haut degré de l'enthousiasme et le critique dit du *Chant de guerre* qu'Arndt n'a rien fait de plus énergique ; l'hymne de Rouget de Lisle peut seul lutter avec le chant magyar. « Ce n'est point un patriotisme sédentaire qui inspire le poète ; il n'a pris à l'antiquité ni les

(1) *Revue européenne*, 1er février et 15 mars 1860 : *Les poésies de Petœfi.*

sentiments ni les passions purement littéraires. Non, son épée vibre encore des coups qu'il a portés quand Petöfi saisit sa plume de feu et verse le trop-plein de vie et d'enthousiasme qui déborde de son cœur. L'amour a remué puissamment sa vie et l'a consumée mais l'inépuisable foyer brûle toujours, et la patrie, dont il est un des plus pauvres enfants, ne lui demande pas en vain le sacrifice suprême. A vingt-six ans, il a le bonheur de mourir pour son pays. »

En 1871, enfin, Hippolyte Desbordes-Valmore publie un volume de traductions, fait en collaboration avec un Hongrois de Paris, Charles de Ujfalvy (1). Avec ses deux cents poésies traduites en prose, du hongrois, d'inégale valeur, mais quelques-unes assez réussies, « ce recueil est encore aujourd'hui la plus riche publication en français des poésies de Petöfi » (2).

* * *

La vie et l'activité littéraire de Chassin (1831-1901) sont étroitement liées à l'histoire des émigrés hongrois de Paris. Ses modèles d'esprit et de génie furent Michelet et Quinet (3). Du premier, il a appris la haute valeur de la race magyare. Dans ses articles ardents et courageux, il proteste contre l'injustice et l'iniquité de la réaction autrichienne et fait connaître l'histoire, la littérature et l'état constitutionnel de la Hongrie. Ses études hongroises, parues entre 1855 et 1861, sont les plus remarquables de l'époque et dans les jours de deuil que connaît la Hongrie, ses communications trouvent un sympathique écho. Après la publication de son *Jean Hunyade*, récit du xv^e^ siècle, précédé de *La Hongrie, son génie et sa*

(1) *Poésies magyares, de Petœfi Sándor.* Traduction par H. Desbordes-Valmore et Ch.-E. Ujfalvy de Mezö-Kövesd (Paris, A. Lacroix,Verbœckhoven éd., 1871, in-8 de 282 p.

(2) Zoltan Baranyai, *H.-Fr. Amiel, traducteur de Petœfi* (*Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, janv.-juin 1927, p. 129).

(3) Il a publié une étude sur *E. Quinet, sa vie et son œuvre.*

mission (1), Kossuth Lajos lui adresse de Londres, le 7 mai 1857, une lettre reconnaissante. « Il y avait répandu des idées confuses, surprenantes et des préjugés singuliers sur la Hongrie ; vous les avez rectifiés et démentis ; vous lui avez rendu justice dans le passé et dans l'avenir. Merci au nom de ma nation... Vous avez de plein droit l'honneur et la gratitude de tous les patriotes hongrois. » Teleki László, le 6 novembre 1855, exprime ses remerciements en des termes qui seront, à l'heure qu'il est, de nouveau à leur place : « Pour populariser notre situation en France, il faudrait une plume française. Vous êtes prédestiné non seulement pour montrer nos plaies sanglantes, mais pour faire de notre cause une affaire complètement française. En l'introduisant dans votre pays elle deviendra, pour le monde entier, une question de civilisation européenne. »

Le second empire voulait le faire taire. Son article sur « La Hongrie en 1857 » paru le 15 novembre 1857 dans la *Revue de Paris* fut un des prétextes invoqués pour interdire la revue. Quoique le nom de Chassin figure sur la liste des « suspects » et malgré les poursuites fréquentes de la police, il ne cesse pas de s'occuper des Hongrois.

En 1857, il traduit sept poèmes de Petöfi dans la *Libre recherche* et en 1860 il publie un livre — remarquable et remarqué — sur *Le poète de la Révolution hongroise Alexandre Petœfi* (2). La première partie *(la vie errante)* raconte la vie du poète depuis sa naissance jusqu'en 1847 ; la seconde *(la Révolution*, 1847-1849), décrit les circonstances politiques et met au premier plan le poète révolutionnaire.

D'abord Chassin fait ressortir que jamais Petöfi ne chercha son inspiration et ses sentiments ailleurs que dans l'âme hongroise ; jamais il n'asservit sa langue maternelle à d'autres idiomes plus littéraires, plus répandus. Cependant aux pays moins malheureux que le sien, aux pays d'indépendance et

(1) Paru d'abord dans la *Revue de Paris* de 1855 *(La légende hongroise : Jean de Hunyad)*, 2e édition, 1859.

(2) Bruxelles et Paris, 1860.

d'égalité, il emprunte des idées universelles qu'il sème dans ses poèmes et de la sorte, animateur de la démocratie hongroise, il devient un de ses plus utiles instituteurs, un de ses préparateurs les plus actifs.

La partie *La Révolution* commence par ces lignes de sympathie que nul Hongrois ne peut lire sans frémissement, même ou plutôt surtout aujourd'hui : « Lorsque la nation hongroise, sortant de la torpeur dans laquelle l'Autriche l'avait plongée, entama l'œuvre de sa renaissance, elle considérait son passé avec tristesse, son avenir avec inquiétude. Après trois siècles de luttes contre les usurpations autrichiennes, luttes sanglantes et victorieuses, mais dont les résultats lui avaient toujours été ravis par la ruse, parviendra-t-elle à triompher définitivement, dans le nouveau combat qu'elle sera amenée à livrer tôt ou tard à son éternelle ennemie ? »

Elle triompha, mais il fallut une guerre mondiale, l'horreur des horreurs, pour que fût rompu ce mariage forcé et illégitime et pour que le divorce fût prononcé ! Mais, à quel prix et avec quel résultat !

Rendons la parole à ce grand et sincère ami de la Hongrie, qui voit dans la démocratie hongroise la fille directe de la démocratie française et suivons avec lui les événements décisifs qui, au souffle venu de Paris, remuent l'Europe jusque dans ses fondements. Les opprimés relèvent la tête et se demandent : Est-ce la Révolution qui recommence ?... Les rois sentent trembler leurs trônes. Quelques jours se passent. L'Italie et l'Allemagne s'enflamment. L'ouragan populaire courbe les têtes royales comme le vent les épis de blé ; les couronnes tombent dans le sang et la boue. Au milieu de la Hongrie qui attend encore, le poète s'écrie :

...Le grand dieu de la guerre
A repris sa cuirasse, a saisi son épée ;
Sautant sur son cheval, par le monde il galope,
Au suprême duel appelant tous les peuples.
Les peuples, en deux camps, sont debout face à face,
Les bons et les méchants. Les bons, toujours vaincus,

Vont triompher enfin ! La première victoire
Coûtera bien du sang. N'importe ! ce sera
Le jugement que Dieu promit par ses prophètes,
Jugement par lequel commencera la vie,
Le triomphe sans fin ! Dès lors on n'aura plus
A désirer le ciel ; il descendra sur terre ! (1)

Petöfi, cosmopolite et Hongrois en même temps que révolutionnaire et patriote, met dans les âmes une telle ardeur que les mères elles-mêmes envoient leurs fils au combat ; les fiancés remettent leur mariage après la bataille et les épouses ne veulent plus aimer que des défenseurs de la patrie.

La Hongrie n'avait plus d'autres ressources que la guerre, une guerre à mort contre l'usurpateur, contre le tyran, contre l'envahisseur étranger. Au milieu des grands débats, le président de la Diète de Pesth lut la lettre suivante :

CITOYENS DEPUTES,

Un poème peut avoir une grande importance, cela est prouvé par une lettre d'un général français qui écrit à la Convention qu'on lui envoie des secours considérables ou une édition de la *Marseillaise*.

Si vous trouvez mon poème assez électrisant, faites-le imprimer en autant d'exemplaires que vous le jugerez utile et distribuez-le à toutes les armées.

Alexandre PETÖFI.

Le poème était joint à la lettre. L'Assemblée nationale en écouta la lecture avec une indicible émotion et, sur-le-champ, à l'unanimité, en vota l'impression et l'envoi aux armées.

CHANT DE GUERRE

Elève haut ton étendard, Hongrois,
Pour que le monde entier le puisse voir.
En avant !
Qu'on le voie et qu'on lise sa devise,
Car c'est un nom sacré : la Liberté !
En avant !
S'il faut mourir, eh bien ! soit, mourons tous !
Et que par nous vive notre patrie !
En avant ! ! !

(1) Ch.-L. Chassin, *Le poète de la Révolution hongroise*, Paris, 1850, p. 195.

Dix phrases et un cri ! écrit Chassin, rien de plus... et tout un drame est décrit, scène par scène : le drame sanglant des batailles. Tacite n'eût pas été plus concis, Rouget de Lisle plus énergique, et ce mot : « en avant ! » n'est pas moins entraînant que le cri : « Aux armes, citoyens ! » Le chant de guerre de Petöfi, évidemment supérieur à la *Marseillaise* pour la valeur poétique, ne lui est inférieur qu'en tant que celle-ci est l'hymne de la révolution universelle et l'autre reste plus particulièrement le chant de la révolution hongroise.

Le livre de Chassin sur Petöfi parut à l'époque où le régime du Second Empire pesait encore lourdement sur la France. Les victoires remportées sur les champs de bataille italiens contre les armées autrichiennes — Solférino, Magenta, — consolident encore le règne de Napoléon III. Les écrivains libéraux et républicains vivent en exil, en Belgique ou en Suisse, où un même destin les a réunis avec les émigrés hongrois. D'accord avec la jeunesse française du Quartier latin, tous luttent avec acharnement contre l'oppression pendant une dizaine d'années.

Cette jeunesse reçoit avec exaltation le livre de Chassin dans lequel elle trouve le récit de cet enthousiasme lyrique, la biographie de Petöfi avec ses luttes, ses souffrances et sa mort pour la liberté de son pays et pour celle de l'humanité. Parmi ces adolescents, retenons seulement le nom de Jacques Richard qui mourut dans sa vingtième année (1841-1861). Il n'a pas seulement consacré, sous le pseudonyme de Joël Lebrenu, des pages ardentes à Petöfi, mais il a aussi traduit quelques-uns de ses vers. Ses articles et ses poésies parurent dans quelques revues d'avant-garde du Quartier latin, telles que *la jeune France*, *le Mouvement*, *le Travail*, *la Voie nouvelle :* elles ne furent pas de longue haleine et furent vite supprimées par l'Empire.

Ce jeune poète aurait plu à Petöfi par sa hardiesse, sa fougue, une expression nette et courageuse de ses idées républicaines, telle qu'on la trouve rarement chez un étudiant de

dix-neuf ans. En voici un exemple : en 1860, l'année même de la mort du roi de Westphalie, le jury du Concours général des lycées de Paris proposait comme sujet de vers latins un éloge de Jérôme Napoléon. Jacques Richard se trouvait parmi les concurrents. Au lieu de se livrer à une glorification en vers latins, il remet des vers français, où il attaque la mémoire de celui qu'il devait célébrer et reproche au jury de s'être arrêté à un pareil choix :

Il aurait mieux valu, pour notre gloire, élire
Un homme au bras robuste, un homme au cœur hardi ;
Et puisqu'il vous fallait mettre en nos mains la lyre,
Y faire au moins vibrer ton nom, Garibaldi !

Vous ne comprenez pas que nos veilles muettes
Ont de chacun de nous fait un Républicain ;
Que nous supportons mal nos fers, que nos poètes,
Ce sont les Juvénal, les Hugo, les Lucain !

Vous ne comprenez pas que, pour les jours prospères,
Nous réservions nos chants avec un soin jaloux ;
Qu'il en est parmi vous, peut-être, dont les pères
Furent crucifiés par vos maîtres, à vous !

Les rares poésies de Richard furent recueillies par Auguste Dietrich (1). Il adressa aussi un poème à Maxime du Camp, qui combattit pour l'Italie sous Garibaldi. Il y fait allusion au sort de la Hongrie pendant la réaction autrichienne et compare son ami aux poètes qui luttèrent pour la liberté et dont le sort fut douloureux :

C'est qu'une image alors, menaçante et fatale,
Se dressait devant moi, chassant mes rêves d'or.
Cette image, ô Körner, c'était ton spectre pâle !
C'était ton blanc fantôme, ô Petöfi Sandor !

Dans une étude sur *Petœfi Sándor et la Révolution hongroise* (1861), Richard dit du livre de Chassin : « Il a fait mieux

(1) Jacques Richard : *Poésies recueillies pour la première fois et précédées d'une étude*, Paris, 1885.

qu'un bon ouvrage, il a fait une bonne action. » Il insiste surtout sur le rôle du poète pendant la Révolution. Mais il se révolte contre toute comparaison possible avec Béranger : « Petöfi fut un grand poète et un admirable héros. Le comparer à quelqu'un, ce serait abaisser sa gloire. A son nom, on a parfois ajouté le nom de Béranger; mais je proteste contre ce parallèle. Qu'y a-t-il de commun entre le chansonnier bourgeois, dont la longue et prudente existence s'éteignit paisiblement dans un repos égoïste, et le soldat tombé à Segesvár sous les baïonnettes autrichiennes ? L'un, avant toutes choses, fut soigneux de ses intérêts, de son bonheur ; l'autre, de l'indépendance et de la grandeur de sa patrie ! Loin de moi cette honte d'aller insulter la fosse encore fraîche de Béranger (1). Je respecte d'ailleurs en lui l'homme qui alla en prison pour ses principes. Mais je n'aurai pas la faiblesse de passer sous silence son immoralité. Et ici, qu'on ne s'abuse pas sur ma pensée. Ce ne sont pas quelques chansons légères, regrettables peut-être, que je lui reproche : c'est l'inspiration même de sa poésie. Par amour de je ne sais quelle fausse gloire, il flatta les bas instincts du peuple ; au lieu d'inspirer aux âmes le culte de ces grandes choses : l'amour, la liberté, il chanta l'absorption de tous en un seul homme, l'anéantissement des sentiments généreux et virils, la mort de la probité, de la conscience ! Ce fut un crime ; or quiconque est digne d'admirer, par le cœur, la vie et la mort de Petöfi, ne le lui pardonnera jamais. »

Nous doutons que Petöfi eût approuvé cette critique mordante car il trouvait une véritable harmonie intellectuelle entre Béranger et lui-même (2).

* * *

Dans les années qui suivent 1860 et qui furent l'époque la plus brillante dans le culte de Petöfi, il y avait un savant

(1) Béranger était mort en 1857.
(2) Cf. plus haut, ch. III, p. 56-59.

français qui apprenait la langue magyare pour pouvoir jouir, par l'original, des œuvres de notre poète. C'était Auguste Dozon (1822-1891), ancien consul de France à Salonique, à Mostar et à Philippopoli et, vers la fin de sa carrière, professeur de russe à l'École des langues orientales vivantes. Dans la *Revue Germanique* (1), il caractérise d'une manière savoureuse le génie du poète : « L'énergie et la vérité du sentiment, la spontanéité et la vivacité de l'expression, l'abondance des images que révèlent parfois un caractère d'étrangeté orientale, le feu, la turbulence et la grâce d'une jeunesse fougueuse, mais dans le cœur de laquelle vibrent au besoin les plus nobles émotions, les sentiments les plus élevés : tels sont les caractères du poète et de l'homme, dans Petöfi. Type fidèle de sa race, son imagination mobile passe, en un instant, mais avec une égale sincérité, par les impressions les plus diverses, du rire aux larmes, de l'abattement à l'enthousiasme. Le vin, l'amour, la pensée de la mort, le culte de la patrie sont comme une échelle qu'il parcourt sans cesse, souvent dans le même ouvrage, entraînant le lecteur subjugué par la franchise de l'allure et l'originalité de la pensée ». Dozon compare aussi Petöfi à Béranger mais il donne la supériorité au poète magyar. La seule ressemblance, dit-il, qu'on puisse voir entre eux, c'est l'identité des sujets qu'ils ont traités. Mais quelle différence profonde dans la manière de sentir et dans l'expression !

« Comment comparer à l'homme rassis et prudent, qui boit à petits coups, chante les plaisirs des vieux célibataires et se tient à l'écart des partis, la tête ardente qui s'enivre au son de la musique sauvage mais entraînante des Tziganes, aime et exprime sa passion avec le feu de ses vingt ans et finit par mourir sur le champ de bataille, pour la noble cause de son pays !... Là où la différence éclate le mieux, c'est au moment où ils se rencontrent sur le même terrain ; rapprochez, par

(1) Numéro du 15 janvier 1861, *La Revue germanique* fut une revue libérale très importante sous l'Empire.

exemple, du *Marquis de Carabas*, le *Noble magyar* : c'est dans la première pièce une humeur frondeuse et non sans acrimonie ; dans l'autre, une ironie légère, spirituelle aussi, mais d'une allure toujours poétique. »

Dozon signale une grande ressemblance entre Petöfi et Burns... « Un homme, dit-il, avec qui Petöfi a des analogies plus profondes de talent et de sentiment, c'est l'Ecossais Burns. Ardeur et tempérament, sincérité d'émotion, hardiesse et franchise d'exécution, veine comique et railleuse mais toujours sympathique, nature aimable de bon compagnon, élévation morale et, comme trait final, sentiment profond de la nature extérieure. Bruyères fleuries de l'Ecosse, pusztas marécageux de la Hongrie, collines pelées couvertes par les brumes du Nord, plaines sans bornes brûlées par les ardeurs d'un soleil méridional, gueux ivres-morts d'ale ou de whisky, tziganes déguenillées avec une pointe de vin, tout cela et mille autres traits ressortent avec force et précision des vers de Burns et de Petöfi. »

La traduction de douze poésies faites d'après l'original puis, après seize ans d'intervalle, la première traduction du *Chevalier Jean* et de quelques pièces lyriques de Petöfi complétèrent l'étude consciencieuse de Dozon, dans un petit volume de la Bibliothèque elzévirienne (1). Le traducteur trouve que le conte charmant et plein d'esprit de *János vitéz* avait un intérêt tout particulier à être présenté au public français, à cause de la sympathie dont il porte, pour nous, l'empreinte.

Les œuvres, les études et les articles énumérés ci-dessus sont les ouvrages les plus complets consacrés au poète hongrois. Tous furent publiés entre 1851 et 1861, c'est-à-dire à l'époque où le culte de Petöfi avait atteint son apogée et dans une période où le despotisme impérial opprimait de toute sa force la France aussi bien que la Hongrie. Les acclamations de Petöfi se répercutaient à Paris qui avait souffert

(1) Paris, E. Leroux, 1877.

du même malaise que la Hongrie avant et après la Révolution. Il est presque inimaginable que les chants brûlants, patriotiques du Tyrtée hongrois n'aient pas influencé les esprits français. Quelques commentateurs ont du moins cité à cette occasion le nom de Paul Déroulède *(Nouveaux chants du soldat)*. Et certes, le rythme de *Csatadal* (Chant de bataille) est parfaitement analogue avec ce qui suit :

En avant,
Le tambour bat, le clairon sonne ;
Qui reste en arrière ?... Personne !
C'est un peuple qui se défend
En avant !

* * *

Dans les années qui suivent 1870, le culte de Petöfi demeure, mais il ne suscite pas des tempéraments analogues à ceux d'un Chassin, d'un Desbordes-Valmore ou d'un Thalès Bernard. Il convient toutefois de faire une place à part aux adaptations en vers données par Henri-Frédéric Amiel (1).

C'est en 1848, dans la dernière année de son séjour à Berlin, tandis qu'il s'initiait à toutes les littératures de l'Europe, qu'Amiel s'intéressa particulièrement aux choses de la Hongrie. Dans un carnet intitulé *Notes et Extraits*, M. Bernard Bouvier a retrouvé, de la main d'Amiel, un long résumé de l'histoire de la Hongrie, suivi de notes sur la langue et la littérature hongroises, sur les mœurs des Magyars et enfin sur les auteurs à consulter au sujet de la Hongrie. Le penseur génevois s'était lié d'amitié avec Hugo Meltzl, ce Hongrois de vaste culture qui fonda en 1877 la première revue de littérature comparée et qui était un grand admirateur de Petöfi. Les traductions de Meltzl, puis celles de Desbordes-

(1) Cf. Ant. Rado, *Henri-Frédéric Amiel et Petœfi* (dans la *Revue de Hongrie*, 15 avril 1923, p. 178-181 ; — Zoltan Baranyai, *H.-F. Amiel, traducteur de Petœfi* (dans la *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, janv.-juin 1927, p. 127-143).

Valmore et Ujfalvy furent les textes où Amiel puisa à pleines mains pour ses propres traductions. On trouvera un certain nombre de ces poésies dans ses deux recueils de vers : *la Part du Rêve* (1863) et *les Etrangères* (1876). D'autres parurent dans la *Feuille centrale de la Société de Zofingue* (1880) (1) ou, après sa mort, dans les *Annales* du *Petœfi-Museum* (1888).

On sait assez avec quelle souplesse et quelle force d'intuition l'auteur du *Journal intime* pouvait pénétrer les génies nationaux et vivre, en quelque sorte, à travers le temps et l'espace, de la vie des peuples étrangers. Plus encore qu'un paysage, la poésie lui révélait une âme et il goûta la « saveur étrange » des poésies de Petöfi. « Il y a, dit-il, de la steppe, de l'Orient, du Mazeppa, de la frénésie dans ces chants cinglés avec la cravache. Quel emportement de passion, et quel éclat farouche ! Quelles images grandioses et sauvages ! On sent que le Magyar est un Centaure, et que c'est par hasard qu'il est Européen et chrétien. Le Hun chez lui tourne à l'Arabe (2). »

Notre revue littéraire ne serait pas complète si nous omettions de mentionner l'hommage qui fut adressé à Petöfi le 12 août 1885 à Budapest. Ce fut à l'occasion de l'Exposition des Beaux-Arts et de l'Industrie que quarante écrivains, érudits et artistes français rendirent visite à leurs collègues hongrois (3). L'apogée des fêtes fut le couronnement de la statue du poète hongrois. Parlant au nom des hôtes illustres parmi lesquels figuraient MM. de Lesseps, Massenet, Delibes, etc., François Coppée, le poète des pauvres, des humbles, des déshérités (1843-1908), prononça quelques strophes :

(1) Reproduit dans la *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, oct.-déc. 1924, p. 312-315 *(Amiel et Petœfi)*.

(2) Cf. son *Journal intime*, 27 fév. 1880 (éd. Bouvier, Paris, Crès, 1922, t. III, p. 300) et *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, juillet-déc. 1923, p. 113-116.

(3) Cf. A. Dreyfus, *Chez nos amis les Hongrois* (*Revue Bleue*, 22 août 1885) ; — A. Badin, *Deux épisodes du récent voyage des Français en Hongrie* (*ibid.*, 5 septembre, 1885).

A PETÖFI

Ainsi nous, les Français, hôtes de la Hongrie,
Vers toi, des fleurs en main, nous sommes accourus,
Soldat-poète, ô fils si cher à la patrie,
Qui pour elle chantas et pour elle mourus !

Oh ! brûler de génie et périr à la guerre,
Se dresser en airain et mourir sans tombeau !....
Mais je ne te plains pas et t'envie, ô mon frère !
Nul sort plus que le tien n'est héroïque et beau.
.....

Coppée a inséré cette poésie de circonstance dans ses œuvres complètes, avec neuf poèmes traduits de Petöfi (1).

La belle anthologie de M. Melchior de Polignac : *Poésies magyares* (1896) donne la traduction en vers français de quinze poésies de Petöfi (2).

M. F.-E. Gauthier, ancien consul français à Budapest, dans un volume consacré en 1898 à Arany et à Petöfi, présente une nouvelle traduction de *Jean le Héros* (János vitéz) en vers, en employant la strophe originale (des quatrains), mais il s'est servi de rimes croisées au lieu de rimes paires. Il y ajoute la traduction de quelques poèmes en vers (3).

Dans une revue peu répandue : *La poétique* (Annales de la poésie et de l'art en France et à l'étranger) a paru (1907), sous le titre : *Un chef-d'œuvre ignoré de Petœfi : l'Apôtre*, une traduction en prose de ce poème social qui fut publié après la mort du poète. M. Kransz, le traducteur, donne la préface suivante : « Dans la galerie des grandes œuvres poétiques, les poèmes à thèses purement sociales sont rares et représentées seulement par un petit nombre d'œuvres marquantes. Je crois que *L'Apôtre* de Petöfi les domina toutes.

(1) Cf. notamment *La Terre*, *l'Hiver*, *Scène de csarda*, *Qui me comprend ?*, etc.

(2) Signalons, parmi les mieux réussies et qui ont le mieux conservé le mouvement de l'original, *Qu'il est bleu...*, et le *Jugement dernier*.

(3) Notamment *La fin de septembre*, *Triste nuit*, *Une idée me tourmente*, *Chant national*, *Le Champ du sang*, *Le noble magyar*, *A Arany Janos*.

L'Apôtre est bien moins, il est vrai, une œuvre d'apostolat social, comme Petöfi semble l'avoir cherché, qu'un poème effrayant de douleur et de misère humaine. Petöfi eut une existence assez tourmentée et aventureuse ; certainement ses angoisses et ses inquiétudes ne sont pas étrangères aux mouvements de rébellion qui grondent dans le cœur de son héros. Son œuvre décèle bien plus la fièvre de son âme qu'elle n'offre le véritable caractère d'un apostolat. Petöfi écrit avec la fougue de son cœur, l'amertume et la puissance extraordinaire de sa fantaisie, et là le poète de *L'Apôtre* est peut-être inimitable. »

Quelques mois après, l'inauguration de la Maison de Petöfi à Budapest en 1909 déterminait une nouvelle éclosion d'articles, et si nous rappelons enfin ceux que nous énumérons dans notre *Bibliographie*, et dont le centenaire du poète fut en 1923 l'occasion, nous aurons terminé la revue chronologique des principales œuvres, études et traductions qui ont révélé le génie lyrique le plus puissant que la Hongrie ait jamais bercé dans son sein.

Nous terminons ce chapitre en formulant le vœu ardent qu'il se trouve bientôt un littérateur français enthousiaste, capable de remanier les traductions nombreuses dispersées jusqu'à présent dans les différentes revues et de donner à la France une édition définitive et complète des œuvres de Petöfi. Car le poète plus que jamais pleuré de la Hongrie malheureuse, — opprimée de son vivant, démembrée à l'heure qu'il est, — mérite, par les idées dont il se fit l'apôtre comme par sa mort glorieuse, d'être offert en exemple à la jeunesse universelle.

Les générations nouvelles s'inquiètent-elles beaucoup de ce que sont devenues la vérité, la liberté, la justice ? N'est-il pas nécessaire de le leur rappeler sans cesse ? Pour elles, ne doivent-elles pas vivre et, s'il le faut, mourir ?

CONCLUSION

La poésie de Petöfi n'est pas seulement la manifestation d'un génie ardent et superbe, mais elle caractérise aussi une belle et grande époque de l'histoire hongroise. La portée universelle de ses œuvres tient à ce qu'il a su unir d'une manière éclatante le patriotisme à l'amour de l'humanité. Pour nous, Hongrois, il restera toujours le peintre de ce combat à outrance que nous voudrions considérer comme le dernier et par où nous nous acheminons sur le chemin, — qui souffre tant de violences, — de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

Pendant douze siècles d'une histoire tantôt lugubre, tantôt glorieuse, la nation magyare a surmonté des obstacles surhumains, luttant sur les champs de bataille et dans le domaine de l'esprit pour consolider sa patrie, son indépendance et pour prendre rang parmi les grandes nations cultivées et civilisées. Elle est convaincue que les catastrophes nationales (Mohács 1526, Világos 1848) ne se renouvelleront jamais, l'absolutisme et le despotisme des monarques autrichiens ne la subjugueront plus. Le pays tout entier désirait le calme et la paix, et la désillusion fut affreuse quand survint la catastrophe incroyable telle que l'histoire du monde moderne n'en peut citer aucun autre exemple.

Qu'est pour nous Petöfi ? Le représentant de son époque et de son pays, l'apôtre de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité nationale. En considérant les éléments si variés dont se composait la royauté apostolique, il se posait déjà ce redoutable problème : pourquoi Croates et Valaques, Saxons et Serbes, attaquez-vous celui qui, contre les Turcs et les

Tartares, vous défendit le sabre à la main ? En vérité, les expériences, la prodigieuse activité intellectuelle et morale de cette époque enthousiaste ne s'effaceront jamais, car une nation peut toujours vivre quand elle a confiance en elle-même ! La Hongrie peut être démembrée, soumise à des peuples inférieurs : Petöfi, l'illustre guerrier et le sublime poète, restera toujours le lien sacré et éternel pour la patrie et l'unité magyares.

Quand, au XVIIIe siècle, l'Allemagne fut morcelée, ce sont des écrivains tels que Gœthe et Schiller, qui joignirent les morceaux séparés de la terre allemande, de même que l'Italie avait retrouvé avec Dante l'unité de son âme et de ses aspirations. C'est par la poésie de Petöfi que la nation magyare se sent toujours une. Il est l'incarnation vibrante de la Hongrie éternelle.

Si, par ce modeste essai, nous avons réussi à faire comprendre ce qu'est l'âme virile et chevaleresque de Petöfi poète, patriote et martyr, nous nous estimerons satisfaite. Par delà l'esprit et les sentiments de Petöfi, nous apercevons la figure même et l'âme de la belle, noble et héroïque nation hongroise dont la situation actuelle réclame un nouveau Petöfi. Il faudrait cette plume, cette langue et ce génie pour changer la mentalité et l'opinion de ceux qui disposent de la destinée des peuples.

VU ET LU,
Besançon, le 4 octobre 1927
Le Doyen de la Faculté des Lettres,
M. VANDAELE

VU ET LU, PERMIS D'IMPRIMER
Besançon, le 7 octobre 1927
Le Recteur,
président du Conseil de l'Université
ALENGRY

TABLE DES MATIÈRES

Pages

BIBLIOGRAPHIE 5

INTRODUCTION 9

CHAPITRE PREMIER. — Les sources de l'inspiration de Petöfi : enthousiasme national, esprit démocratique. — La transformation de la Hongrie féodale en un État moderne et national. — Petöfi, apôtre de la liberté mondiale 13

CHAPITRE II. — Histoire d'un tempérament. — Origines familiales. — Les parents de Petöfi. — Naissance et éducation. — Jeunesse vagabonde. — Grandeur et servitude militaires. — Acteur et poète. — Les premiers succès et le mariage. — L'appel de la patrie 19

CHAPITRE III. — L'influence de la littérature française en Hongrie et particulièrement sur Petöfi. — I. Les origines. La conversion au christianisme et les ordres monastiques. De l'avènement de la maison d'Anjou (1308) au désastre de Mohacs (1526). — II. L'école française du XVIII^e siècle : Georges Bessenyei, Alexandre Baroczy, Abraham Barcsay. Le baron Fekete et Voltaire. La période révolutionnaire : poètes et pamphlétaires, Jean Bacsanyi. — III. La floraison romantique : poésie lyrique et vie politique ; le drame et le roman. — IV. Petöfi et Béranger 31

CHAPITRE IV. — Petöfi, poète de la Hongrie et poète de l'Humanité. — Les chants populaires et l'inspiration patriotique. — Le poète de l'amour et le sentiment de la nature. — Les œuvres épiques. — Les drames. — Romans et Nouvelles. — La forme chez Petöfi... 60

CHAPITRE V. — Petöfi en France : Saint-René Taillandier (1851 et 1860) ; — Thalès Bernard (1855, 1861) ; — Hippolyte Desbordes-Valmore (1856, 1860, 1871) ; — Ch.-L. Chassin (1857, 1860) ; — Aug. Dozon (1861) ; — H.-Fréd. Amiel (1863, 1876, 1880) ; — F. Coppée (1885) ; Melchior de Polignac (1896) ; F.-E. Gauthier (1898) ; — la littérature du centenaire (1923) 82

CONCLUSION 107

Besançon. — Imp. Jacques et Demontrond